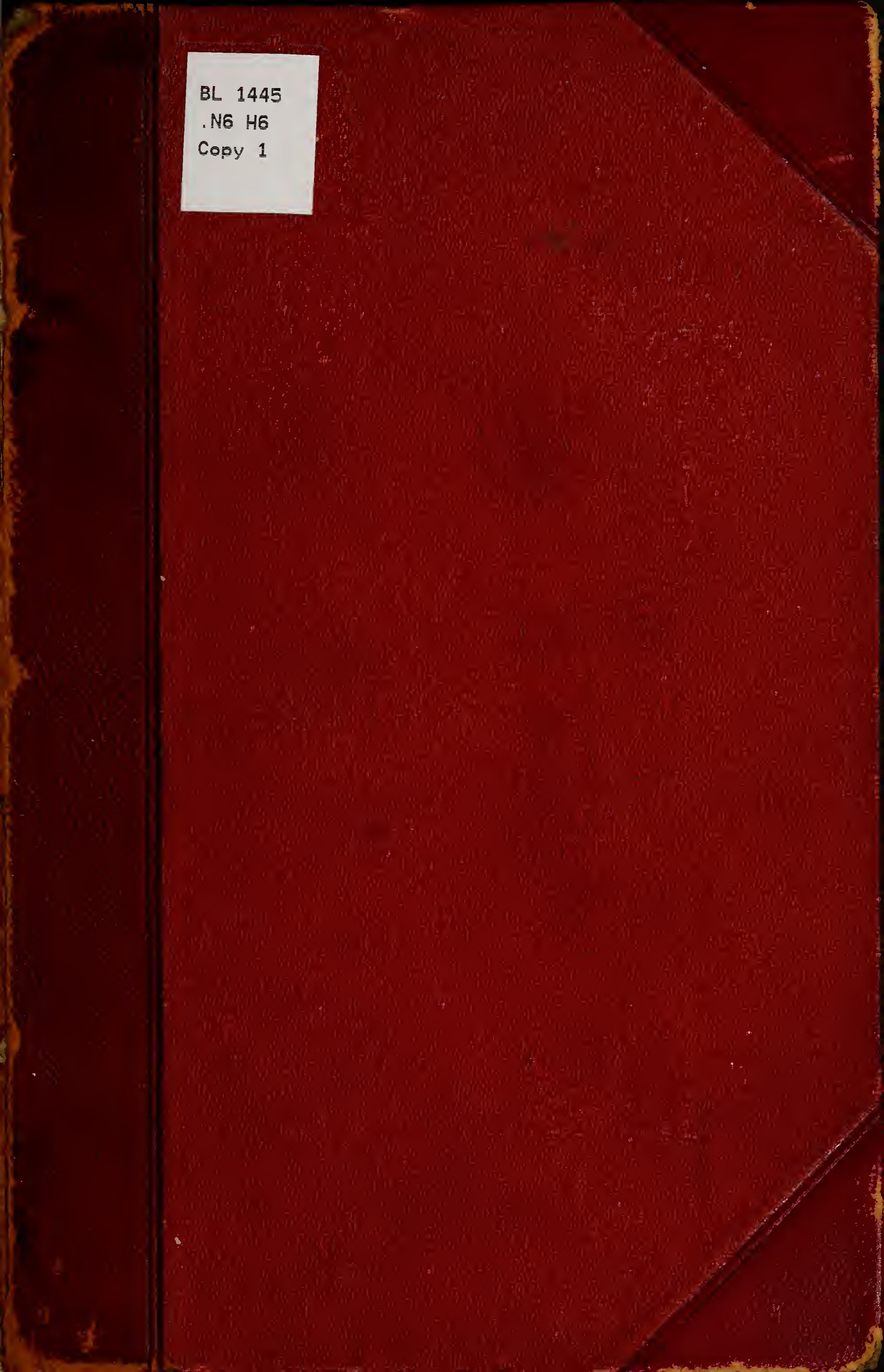

BL 1445
.N6 H6
Copy 1


LIBRARY OF CONGRESS.
[SMITHSONIAN DEPOSIT.]
Chap. BL 1425
Shelf .N6 H6
UNITED STATES OF AMERICA.



TRACES

DE

BUDDHISME

EN NORVÉGE

TRACES

DE

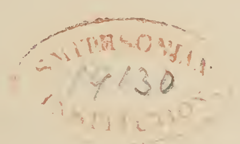
BUDDHISME

EN NORVÉGE

AVANT L'INTRODUCTION DU CHRISTIANISME

PAR M. C. A. HOLMBOE

PROFESSEUR DE LANGUES ORIENTALES
A L'UNIVERSITÉ ROYALE DE NORVÉGE, ETC., ETC.



28,1

PARIS

IMPRIMERIE DE SIMON RAÇON ET C[ie]

RUE D'ERFURTH, 1.

—

1857

BL1445
.N6 H6

AVANT-PROPOS

Il y a longtemps qu'en lisant divers ouvrages sur l'Inde et les pays voisins je trouvai sur les coutumes et les cérémonies religieuses des buddhistes des renseignements [1] qui me frappaient par leur ressemblance avec celles des habitants païens de la Norvége. Je me mis donc à rassembler des notes pour m'assurer si l'odinisme ou la doctrine d'Odin et des Ases était, en effet, issue du buddhisme ou non ; et plus je rassemblais de notes, plus ma conviction se fortifiait que du moins une partie des doctrines d'Odin est sortie du sein du buddhisme ; ce que j'ai tâché de prouver dans le mémoire que je présente ici au lecteur.

Je regrette que le temps ne m'ait pas permis d'étendre mes recherches plus loin ; car je suis convaincu que les archéologues qui les poursuivront trouveront beaucoup de renseignements ultérieurs dans des ouvrages que je n'ai pu qu'effleurer, comme, par exemple, dans l'*Introduction au buddhisme* et le *Lotus de la bonne loi*, dont j'ai seulement tiré un petit nombre d'informations, et dans d'autres écrits que je n'ai pu même consulter. Celui qui vou-

[1] Dans l'orthographe des noms étrangers, je suis la méthode de M. Burnouf d'exprimer l'*oo* français et l'*ou* anglais par *u*.

drait rechercher l'origine de la mythologie scandinave pourrait faire une riche moisson dans les Puranas, où l'on trouve des légendes frappantes par leur ressemblance avec celles de la Scandinavie. J'en citerai quelques exemples tirés du *Vichnu Purana*, pour attirer l'attention des archéologues sur cette mine à exploiter. On lit, à la page 425 de la traduction de M. Wilson, une légende d'un anneau nommé Syamantaka, qui chaque jour produisait huit charges d'or. On y reconnaîtra facilement le pendant du Draupner, l'anneau d'Odin, que lui forgèrent les Dvergs (génies demeurant dans la terre et sous les grosses pierres), et qui produisait toutes les neuf nuits huit anneaux pareils [1]. Le Çarabha des Indiens, animal à huit pieds qui habite sur les montagnes neigeuses, est évidemment identique avec Sleipner, le cheval à huit pieds d'Odin. D'après le *Vichnu Purana*, p. 632, l'univers sera une fois détruit par un feu qui, sortant de la bouche du serpent Sécha dans l'enfer, consumera les enfers, la terre, et enfin l'atmosphère, la région des dieux; mais ensuite (*ibid.*, p. 27-32) une nouvelle terre s'élèvera sur la surface de l'Océan et y nagera comme un navire. Nous rencontrons une doctrine semblable parmi les anciens Norvégiens, d'après laquelle un feu, accompagnant le génie Surt, consumera la terre, l'univers et tous les dieux et les hommes; mais ensuite une nouvelle terre s'élèvera du fond de l'Océan. Je pourrais multiplier ces exemples, mais je dois passer à l'objet principal de ce mémoire.

[1] Skalda 121; Munch, *Nordmændenes Gudelære i Hedenold* (la Théologie des Norvégiens au temps du paganisme), p. 65, note.

TRACES

DU

BUDDHISME EN NORVÉGE

AVANT L'INTRODUCTION DU CHRISTIANISME.

I

LES TOPES ET LES HAUGS. — RELIQUES DES SAINTS.

Les premiers Européens qui connurent les buddhistes observèrent chez eux des cérémonies et des coutumes qui donnaient lieu de voir en eux une secte de chrétiens égarés. On observa, entre autres, qu'ils conservaient et adoraient les reliques de leurs saints.

D'après les légendes des buddhistes, ils avaient déjà, quelques siècles avant notre ère, adopté la coutume d'élever de grands monuments pour y conserver les restes de Buddha et des plus éminents de ses disciples, quelquefois même pour conserver la mémoire de quelques-unes de ses actions sur les lieux mêmes où elles s'étaient passées.

Ces édifices ont ordinairement des proportions colossales

et sont construits en pierres ou en briques sur une base qui est quelquefois formée d'un mur régulier et quadrangulaire, et d'autres fois ne consiste qu'en un tas de grosses pierres brutes amoncelées sans ordre. On les appelle, en sanscrit, *stupa*, ce qui, proprement, signifie monceau, tas, tertre. Ce mot a, au fur et à mesure, été altéré et abrégé de manière que les habitants actuels de l'Hindostan et de l'Afghanistan appellent ces monuments *tôpe*, et aussi en Afghanistan *burdj* ou « tour. » A Ceylan, ils portent le nom de *tupa*, mais plus souvent de *dagoba*, mot altéré du sanscrit *dhâtugopa*, qui veut dire réceptacle de reliques précieuses. Au Tibet, on les nomme *chostin* ou *chhodtin*[1].

La légende suivante contient une description du stupa, et peut être considérée comme son idéal.

« Alors, en présence de Bhagavat (Buddha), de la partie du sud (située devant lui), au milieu de l'assemblée, sortit un stupa fait des sept substances précieuses[2], haut de cinq cents yoyanas et ayant une circonférence proportionnée. Ce stupa, s'étant élevé dans l'air, se tint suspendu dans le ciel, beau, agréable à voir, orné de cinq mille balcons jonchés de fleurs, embelli de plusieurs milliers de portiques, de milliers d'étendards et de drapeaux, entouré de milliers de guirlandes formées de pierres précieuses, ayant une ceinture d'étoffe de coton et de clochettes, répandant au loin l'odeur parfumée du santal et de la feuille de tamala, laquelle remplit la totalité de cet univers. La file de parasols (qui la surmontait) atteignait jusqu'aux demeures des dieux[3]. »

[1] Des descriptions détaillées de plusieurs tôpes avec dessins se trouvent dans le *Journal Asiatique*, recueil de mémoires, etc., publié par la Société Asiatique, Paris, 1822 et suiv., in-8, IIIe sér., t. II; *Ariana antiqua, a descriptive Account of the Antiquities and Coins of Afghanistan* (with a *Memoir on the buildings called Topes*, by C. Masson), by H. H. Wilson, London, 1841, in-4, *Topes*, pl. II-IX.

[2] C'est-à-dire d'or, d'argent, de lapis-lazuli, d'émeraude, de cristal de roche, de perles rouges et de diamants.

[3] Le *Lotus de la bonne loi*, p. 145.

A cette légende, qui décrit le tôpe idéal, ajoutons ce que dit M. Cunningham sur le tôpe réel.

« Le tôpe, dit-il, est un bâtiment solide, hémisphérique, variant en grandeur depuis le grand tchaytia[1] de Santchi, qui a un diamètre de cent six pieds, jusqu'au plus petit, à Bhojpour, dont le diamètre est de six pieds. Les plus anciens tôpes étaient de simples hémisphères, comme le grand tchaytia de Santchi, qui date probablement du milieu du sixième siècle avant Jésus-Christ. Ceux dont l'époque se rapproche le plus de celui-ci sont la plupart des tôpes de Bhilsa, qui datent de la fin du troisième siècle avant notre ère. Dans ceux-ci, l'hémisphère est élevé de quelques pieds seulement sur la plinthe par l'addition d'une portion cylindrique. La troisième classe des tôpes se trouve dans l'Afghanistan, et remonte au commencement de l'ère chrétienne. Dans ceux-ci, l'hémisphère est considérablement élevé sur la plinthe. La dernière classe, dont le Sarnath-tôpe, près de Bénarès, est un magnifique spécimen, a l'hémisphère élevé à une hauteur aussi grande que le diamètre du tôpe. »

Le tôpe est un édifice religieux dédié spécialement à Buddha, c'est-à-dire ou à Adhi-Buddha, le céleste, le grand auteur primitif de toutes les choses, ou à une de ses émanations, les Manuchi-Buddhas ou les Buddhas mortels, dont le plus célèbre est Çakya-Muni, qui mourut en 543 avant Jésus-Christ. Des tôpes ont aussi été dédiés aux plus illustres disciples de Çakya et aux autres prêtres de Buddha qui, par suite d'une éminente sainteté, sont censés avoir atteint l'absorption complète dans l'esprit divin, d'où ils ont tiré leur origine.

Dans les tôpes dédiés au Buddha céleste, rien n'a été déposé ; mais l'esprit divin, qui est *lumière*, était supposé demeurer dans l'intérieur, et était annoncé au dehors par une paire d'yeux placés à chacun des quatre côtés, à la base ou au sommet du bâtiment. Tel est le grand tchaytia près de Kathmandu, dans le Népâl, dédié à Sambhu ou Svayambu-

[1] Le tchaytia est un bâtiment destiné à un objet religieux.

nâth, où les yeux sont placés aux côtés du sommet (*the crown*) du bâtiment[1]. Tels sont aussi les nombreux chodten's (m Chhod. r-Ten) du Tibet, qui sont dédiés au Buddha céleste, bien distingués des Dung-ten's (g-Dungr-Ten), qui sont bâtis à l'honneur des Buddhas mortels. Le premier nom signifie (*une offrande* à la divinité ; le dernier, un réceptacle d'ossements (g-Dung), c'est-à-dire un bâtiment contenant les ossements ou les reliques de quelqu'un des Buddhas mortels. Dans ceux-ci les yeux occupent les côtés de la base[2].

Ces monuments ne servaient pas seulement à conserver les restes et la mémoire des saints, mais quelquefois aussi ceux des rois, comme M. E. Burnouf nous l'apprend : « Selon les traditions des buddhistes du Sud, dit-il, ce ne sont pas les seules reliques des Buddhas qui ont le privilége d'être conservées dans ces grandes constructions (les stupas). Je trouve à ce sujet un passage formel dans le *Tupa vamsa pali :* « Un « tathagata vénérable parfaitement et complétement Buddha « a droit à un stupa; un Patchtchekabuddha a droit à un stupa; « l'auditeur d'un tathagata a droit à un stupa ; un roi Tchakka- « vatti a droit à un stupa[3]. »

Comme la légende de l'Inde attribue à Buddha l'origine des stupas ou tôpes, ainsi l'origine des *haugs* (grands tertres artificiels) est, par la tradition de la Norvége, attribuée à Odin. L'auteur de l'*Histoire des anciens rois de la Norvége*, Snorro Sturlason, s'exprime ainsi à ce sujet[4] :

« Odin donna à son pays la loi qui régit les Ases. Il ordonna ainsi que tous les morts seraient brûlés, et que leurs biens seraient portés avec eux au bûcher. De cette manière, dit-il, chacun viendrait au Walhalla avec les richesses qui l'accompagnaient au bûcher. Il jouirait aussi de tout ce qu'il avait luimême caché dans la terre. Mais la cendre serait jetée dans

[1] Un dessin de ce bâtiment est donné par M. Hamilton (auparavant Buchanan) dans son *Descriptive Account of Nepaul.*

[2] *Journal of the royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland*, London, in-8, loc XIII, p. 109.

[3] Le *Lotus de la bonne loi*, p. 422-425.

[4] *Ynglinga Saga*, chap. VIII.

la mer, ou cachée dans la terre. Après la mort des hommes braves, on élèverait des haugs (tertres) à leur mémoire. De plus, on élèverait des *bautastens* (cippes) sur les corps de ceux qui avaient montré du courage, coutume qui fut observée longtemps ensuite. »

Ici, il n'est pas dit expressément que les restes des braves seraient déposés dans les haugs, mais l'histoire nous apprend que cela était au moins le plus souvent le cas. Et, de même que les tôpes ont été et sont encore des objets de vénération et d'adoration, ainsi les haugs ont été vénérés dans la Scandinavie. On trouve même encore en Norvége des traces de cet ancien respect, car il y a des haugs qu'on croirait violés si quelqu'un se permettait de couper les herbes ou les arbres qui y croissent.

L'auteur de l'ouvrage intitulé *Lalita Vistara*, biographie de Gautama Buddha, rapporte qu'à sa mort huit villes se disputèrent son corps, et la lutte ne fut apaisée qu'à la condition qu'on partagerait ses restes parmi ces huit villes, dont chacune éleva un stupa sur la portion qui lui échut[1].

Snorro mentionne, dans l'*Histoire de Halfdan Svarte* (le noir), roi d'une partie de la Norvége, un fait analogue. Voici ses propres paroles :

« Il (Halfdan) était si estimé du peuple, qu'ayant appris sa mort et sachant que son corps avait été transporté dans le Ringerike pour y être enterré, les hommes les plus éminents du Raumarike, du Vestfold et du Heidamörk, y allèrent et demandèrent le corps pour l'emporter chez eux et l'enterrer dans leur district, croyant que celui qui l'obtiendrait pourrait espérer de riches moissons. Enfin la dispute finit par l'accord qui fut fait de partager les restes mortels du roi en quatre portions. La tête fut déposée à Steen dans le Ringerike, les

[1] Cité dans *Ariana ant.*, p. 46; C. Lassen, *Indische Alterthumskunde*; Bonn, in-8, I, p. 77-78; H. T. Prinsep, *Tibet, Tartary and Mongolia, their social and political Condition and the Religion of Boodh.*, London, 1851, in-8, p. 139; *Fa Hian*, transl. by Laidley, p. 238; Hiouen Thsang, p. 151, 155.

autres portions furent emportées et déposées dans des haugs qui portèrent ensuite le nom de Halfdanhaugs (tertres de Halfdan [1]. »

On voit, par ce récit, que le peuple attribuait à son roi un certain degré de sainteté. Il paraît que la royauté était combinée avec une espèce de sacerdoce, car Snorro nous apprend dans un autre endroit [2] qu'aux grandes fêtes, lorsque les viandes des sacrifices étaient cuites et prêtes à être servies, le roi avait le devoir à remplir de bénir les mets.

Il y a des tôpes et des haugs qu'on a explorés avec beaucoup de soin, et dans lesquels on n'a rien trouvé. Il peut néanmoins se faire que des reliques aient été déposées dans ces monuments, car elles ont souvent été si petites, qu'il serait presque miraculeux qu'elles eussent été retrouvées dans de si grandes masses de pierres, de terre ou de briques. Il y a, pour citer un exemple, un dagoba, ou tôpe, à Ceylan, qui a été bâti sur un cheveu que Buddha avait à son front, sur son œil gauche [3]. L'historien de Hiouen Thsang fait plusieurs fois mention de stupas élevés sur des cheveux ou sur des ongles coupés de Buddha [4].

Il peut donc se faire qu'un monument où on ne trouve rien puisse contenir quelque relique ; mais il faut aussi convenir qu'il y a des monuments qui n'en contiennent aucune.

Dans la manière de traiter les restes des morts, l'analogie ne se borne pas au brûlement et à l'érection de tôpes ou de haugs, mais, de même qu'en Scandinavie les cendres des hommes moins importants furent, ou mises dans des urnes et déposées en terre, ou jetées dans l'eau, ainsi les buddhistes de Ceylan mettent les cendres de leurs morts dans des urnes qu'ils déposent dans la terre, et les buddhistes de Népâl jettent les cendres de leurs morts dans l'eau [5].

[1] *Haldan Svartes Saga*, chap. IX.

[2] *Hakon den Godes Saga*, chap. XVI-XIX.

[3] *Journal of the royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland*, London, in-8, XIII, p. 172.

[4] Hiouen Thsang, p. 66.

[5] C.-F. Egerton, *Journal of a winter's Tour in India, with a visit to*

Dans les cimetières cingalais, on remarque une grande variété de petits tas coniques, élevés sur les restes des morts[1]. De même on voit en Norvége, çà et là, un certain nombre de petits tas autour des grands.

Nous passerons à la comparaison des tôpes et des haugs, quant à la forme extérieure, la grandeur, la construction intérieure, leurs accessoires, l'inventaire de leurs cellules, etc. Et ce sont particulièrement les haugs de la Norvége, qui me sont le mieux connus, qui entreront dans cette comparaison. Nous sommes cependant convaincu que ce qu'on lira ici sur ces haugs peut se dire de tous les tertres de ce genre qui sont épars sur la vaste zone qui s'étend depuis le mont Caucase jusqu'en Norvége, en y ajoutant la basse Allemagne, les Pays-Bas, une partie de la France septentrionale, et l'Angleterre[2].

II

FORME DES MONUMENTS.

Les monuments tumulaires de l'Europe[3], composés de pierres, de sable ou de terre entassée, ont reçu la forme la

the court of Nepaul, London, 1855, 2 vol. in-8, I, p. 196-97; F. Arth. Neal, *Narration of a residence in Siam*, London, 1852, in-8, p. 63-65.

[1] Forbes, *Eleven Years in Ceylon*, I, p. 221.

[2] M. W. Grimm, grand connaisseur des antiquités allemandes, fait dans son ouvrage, *Deutsche Runen*, p. 265, cette observation pour les pays situés entre le Caucase, au sud, et la Baltique et la mer du Nord, au nord-ouest. Mais on verra que cette observation doit s'étendre de plus vers le nord et l'ouest. Un archéologue russe, M. Tysjkjevitsj, remarque que les mêmes objets se trouvent aussi bien dans les tumuli de la Russie méridionale que dans les tumuli scandinaves. (Voy. *Antiquarisk Tidsskrift*, 1852-1854, p. 175.)

[3] Le lecteur comprendra que je ne parle que d'une partie de l'Europe; mais je prends la liberté de me servir de ce mot, faute d'un terme convenu

plus naturelle d'un amas, celle d'un cône tronqué et arrondi en haut.

Les tôpes de l'Asie se sont développés au fur et à mesure, depuis le stupa originaire, c'est-à dire le tertre coniforme [1], qu'on a remplacé, pour faire la cellule intérieure plus solide, par un mur quadrangulaire surmonté d'une construction conique, et enfin on a élevé cette construction en plaçant, entre elle et le soubassement, un cylindre [2]. Or les haugs de la Norvége et les tôpes de l'Asie paraissent avoir eu la même forme originaire, et la seule différence entre ces monuments, qui subsistent dès l'antiquité, c'est la forme plus développée des tôpes, qui ont néanmoins toujours conservé la coupole conique, tenant le milieu entre le cône et l'hémisphère.

Par une exception assez rare, on trouve, en Norvége et au Tibet, des monuments carrés de la même espèce [3].

Il y a, aussi en Norvége, des tumuli portant un petit tumulus sur le sommet [4], comme pour imiter les tôpes avec leur soubassement, lequel, en Afghanistan, est, le plus souvent, formé de pierres jetées ensemble sans ordre. En Jutland et à Bornholm, on trouve des tumuli d'une construction pareille [5].

pour désigner la partie dont je parle, et pour éviter une longue énumération de pays.

[1] A Amaravati, ville sur le bord méridional du fleuve Krichna, dans le Guntur Sircar, on a découvert un tertre nommé Dipaldima, c'est-à-dire le tertre de lumière, qui a environ 128 pieds de diamètre et 16 pieds de haut. Dans le centre, il y avait un étang, et la base a été entourée d'une double rangée de pierres richement sculptées, dont plusieurs avaient été enlevées ou détruites. Dans les environs, il y a un grand nombre de tertres artificiels. (*Ariana ant.*, p. 52-53.) Dans le sud de l'Inde, il y a plusieurs groupes de tertres semblables. (Voy. la dernière note au § 17.)

[2] Voy. § 1.

[3] Voy. *Lloyd's Narration, etc., and Girard's Account of an attempt to penetrate to, etc* , II, p. 69; Liliengren och C. G. Brunius, *Nordiska Fornlemningar*, Stockholm, 1823, 2 v. in-8, II, n. LXXIV. (Antiquit. du Nord.)

[4] Un tumulus semblable, situé dans la paroisse d'Ullensager, est décrit dans l'*Urda*, II, p. 288-289. Un autre est situé dans la paroisse de Haus, diocèse de Bergen. Je l'ai vu en 1849 à moitié démoli.

[5] V. *Antiquarisk Tidsskrift*, 1846-1848, p. 142.

Il est douteux que des tours murées, semblables aux tôpes, aient jamais été en usage en Scandinavie; cependant on trouve des tours en ruines qui donnent l'idée d'une destination pareille. Ainsi il existe près des côtes orientales du Gothland, île de la Baltique, quelques restes de tours, partie rondes, partie carrées, que les habitants des environs appellent *kastal's* (châteaux). On voit deux de ces tours dans la paroisse d'Euya, dont une près de l'église : la forme en est ronde, leur diamètre est de trente-trois pieds, et les murs ont une épaisseur de six pieds et demi; les pierres qui forment la face intérieure sont travaillées au ciseau et unies, mais le côté extérieur des murs est composé de pierres rudes, et l'espace qui est autour est encombré de pierres, de sable et de chaux. Non loin de ces tours, il y a des restes d'une autre tour qui est aussi ronde [1].

M. C. Säve, qui a donné la description de ces tours, émet l'opinion qu'elles ont servi de fortifications contre les pirates du moyen âge, et raconte qu'une fois les habitants des environs se sont défendus quelque temps dans une de ces tours contre Valdemar, roi de Danemark. Mais il ne s'ensuit pas que leur destination primitive ait été de servir de moyen de défense.

Les habitants de l'Afghanistan nomment souvent aussi les tôpes *bourdges*, ou châteaux, et, à Khotpour, on voit un tôpe qui paraît être la tour angulaire d'une forteresse [2]. Il faut encore remarquer que les anciennes tours de Gothland se trouvent ordinairement dans le voisinage des églises. Or, quand nous considérons que les fondateurs des premières églises chrétiennes aimaient à choisir les lieux où les païens se rassemblaient pour offrir leur hommage aux dieux [3], il deviendra

[1] M. Säve parle aussi d'une tour carrée près de l'église de *Gothem* ou *Gautum*, nom qui pouvait faire penser à *Gotama* ou *Gautama* Buddha; mais le nom est probablement une altération de *Godheim* (demeure de Dieu).

[2] *Ariana antiqua*, p. 64.

[3] Sulp. Severus (ed. Amstelod., 1665), p. 458, dit : « Nam ubi fana destruxerat (Martinus) statim ibi aut ecclesias aut monasteria construebat. » D'un *castrum olim cultum*, en Franche-Comté, parle Jonas Bobbiensis in *Vita S. Columbani* († 615), cap. XVII; in *Act. Bened.*, 2, 12, 13.

vraisemblable que les tours dont il s'agit aient servi au culte païen.

Dans la province septentrionale de la Norvége, nommée *Finmark*, on voit également çà et là, près des bords de la mer Glaciale, des constructions rondes, hautes de quelques pieds, sans toits, et vides en dedans, soit de forme conique, soit se rétrécissant dans le haut, constructions dont personne ne connaît la destination. Deux voyageurs qui ont passé plusieurs années dans le Finmark et qui, dans leurs courses, ont souvent rencontré et regardé ces tours, ont vu chez moi les dessins des tôpes, dans l'*Ariana antiqua*, et m'ont assuré qu'ils trouvent beaucoup de ressemblance entre les tôpes et les constructions du Finmark.

III

SYMBOLISME DU TOPE.

Au commencement, le tôpe ne doit pas avoir été autre chose que ce que le nom indique, un tas ou tertre, de la forme la plus simple et la plus naturelle, celle que le haug de la Scandinavie conserve toujours; sans qu'on paraisse avoir eu la pensée de symboliser par là aucune idée abstraite. Mais, lorsqu'on eut commencé de construire le tôpe en pierres ou en briques avec du ciment, et qu'on en eut augmenté la hauteur, il reçut une forme qui mit l'imagination en mouvement, et elle y découvrit un symbole, ce qui ne doit pas avoir été sans influence sur les architectes des tôpes postérieurs. Il paraît, cependant, qu'on ne fut pas d'accord sur l'idée symbolique : quelques-uns y virent l'image du linga (*membrum virile*), le symbole de la fertilité et de la renaissance. Cette explication est adoptée dans la légende rapportée dans le *Nouv. Journ. Asiat.*, t. VII, p. 121, note 2 : « Buddha coupa les boucles de cheveux du front de sept cents brahmanes et

kchatriyas, ou, en d'autres mots, les fit buddhistes. La moitié des cheveux monta au ciel, l'autre moitié des cheveux tomba sur la terre, et il en sortit des tchaitiyas (tôpes) innombrables, de la forme des lingas. » — C'est le même symbolisme qui a donné le nom de dâgoba (ou tôpe) à la pierre, en forme de linga, qui est debout dans les cavernes de roche qui servent de temples, par exemple à Ajunteh et à Ellora[1]. C'est à cela qu'il faut rapporter enfin les pierres en forme de linga (dont nous parlerons ci-après, § 12) qu'on place, dans le Pendjâb, sur les tombeaux des hommes pieux, comme pour témoigner que, par leurs vertus, ils auraient mérité un tôpe, si leurs admirateurs avaient pu en faire les frais.

On peut tirer une autre interprétation du symbolisme par la comparaison qu'un auteur cingalais établit entre le tôpe et une bulle flottante sur l'eau : symbole de la vanité du corps humain, comparaison dont, à ce qu'on dit, Buddha se servait souvent dans ses sermons[2].

On a aussi donné une troisième interprétation, que voici : les Hindous se servent de petits autels de poche, faits de cristal en forme d'une coupole appuyée sur une plinthe carrée, qu'on nomme *bhupura*, la cité de la terre[3]; le nom qu'on donne à la coupole n'est pas indiqué, mais on est tenté, pour ne pas dire forcé, d'y voir le symbole du ciel, qui est la voûte de la terre.

IV

GRANDEUR DES MONUMENTS.

Un autre point de ressemblance, c'est la masse immense des matériaux qu'on a amoncelés pour donner aux monuments un

[1] Egerton, II, p. 216, 235.

[2] C. Ritter, *die Stupas* (tôpes), etc., *und die Colosse von Bamiyan*, Berlin. 1838, in-8, p. 144, 159, 162.

[3] Nous en parlerons plus en détail ci-après.

aspect imposant. Je donnerai ici une liste de quelques-uns des plus considérables de la Norvége et de l'Asie.

A. En Norvége, le *Valdershaug*, à Valderöe, île près des côtes du Söndmör, district du diocèse de Bergen, a environ quatre cents pieds de circonférence et quatorze à seize pieds de hauteur perpendiculaire, et il paraît avoir été deux fois aussi haut dans l'antiquité [1].

Oushaug, dans la paroisse d'Ulfsteen, diocèse de Bergen, a quatre cent cinquante pieds de circonférence et trente-deux pieds de hauteur [2]. Un *haug* à Vigeröe, même diocèse, a trois cent trente pieds de circonférence et vingt-quatre pieds de haut [3]. Dans la paroisse d'Urland, même diocèse, on rencontre plusieurs grands *haugs*, dont quelques-uns ont une circonférence de quatre cents pieds [4]. Dans la paroisse de Gloppen, même diocèse, il y a un haug qui a une circonférence de cinq cent trente pieds et une hauteur de vingt-quatre pieds [5].

Dans la paroisse d'Yttre-Holmedal, même diocèse, il y en a deux, dont l'un est de trois cent quarante pieds de circonférence et de trente-deux pieds de hauteur; et l'autre de quatre cents pieds de circonférence et de seize à dix-huit pieds de hauteur [6].

Il faut remarquer que la dimension de ces monuments n'est pas mesurée par des instruments, mais la circonférence par les pas d'un homme passant autour, et la hauteur en y comparant la hauteur d'un homme.

B. Mesurons à côté de ceux-ci quelques-uns des plus considérables tôpes de l'Asie. *Manikyala-Tôpe*, entre Attock et Lahore, a trois cent dix à trois cent vingt pieds de circonfé-

[1] *Urda, et norsk antiquarisk-historisk Tidsskrift* (Journal pour les antiquités et l'histoire de la Norvége), publié par la direction du musée de Bergen. Bergen, 1837, fig., in-4, I, p. 27 et suiv.

[2] *Ib.*, p. 101.

[3] *Ib.*, p. 71.

[4] *Ib.*, p. 138 et suiv.

[5] *Ib.*, II, p. 29.

[6] *Ib.*, II, p. 14.

rence, et encore de nos jours quatre-vingts pieds de hauteur, mais a été plus élevé [1].

Amaravati-Tôpe, près du fleuve du Krischna, dans le Guntor-Sircar, a une circonférence de cinq cents pieds et une hauteur de seize pieds seulement à présent [2].

Bhilsa-Tôpe, près de Sanchi, S. O. de Bundelcund, a cinq cent cinquante-quatre pieds de circonférence et cent vingt pieds de hauteur, mais a été plus élevé.

Abhayagiri-Dâgoba, à Ceylan, a, de nos jours, une hauteur de deux cent vingt pieds; mais la tradition rapporte qu'il a eu une hauteur de quatre cent huit pieds [3].

Jaita wana Dâgoba, aussi à Ceylan, a eu, dit-on, une hauteur de trois cent soixante pieds, et contient encore une si grande masse de briques, qu'on en pourrait, selon le calcul du major Forbes, construire un mur haut de six pieds, épais de deux pieds et long de quatre-vingt-dix-sept milles anglais (environ trente lieues de France) [4].

Les tôpes de l'Afghanistan ont rarement une circonférence de plus de cent cinquante pieds, et leur hauteur est ordinairement de trente à cinquante pieds.

Le *Maha-Stupa*, nommé aussi Sonnavali, que le roi Duchtagamani fit construire près de l'ancienne capitale de l'île de Ceylan, est placé sur une terrasse carrée de cent quatre-vingts pieds de long et de large, pavée de dalles de granit. Le stupa a cent vingt pieds de diamètre et cent quatre-vingt-neuf pieds de haut [5].

On pourra trouver que la comparaison n'est pas exacte entre les constructions bien cimentées de l'Asie et les tertres de la Norvége; mais il est vraisemblable qu'au temps du paganisme, l'usage du ciment ne fut pas connu ou au moins ne fut pas généralement pratiqué en Norvége. Les monuments du

[1] *Ariana antiqua*, p. 38-39.
[2] *Ib.*, p. 32.
[3] *Ib.*, p. 38-39.
[4] *Journal of the royal Asiat. Society*, XIII, p. 170.
[5] Lassen, *Indische Alterthumskunde*, II, p. 429.

Finmark, mentionnés plus haut, sont aussi composés de dalles sans ciment. Et, à l'exception de l'usage du ciment, une imitation plus fidèle des constructions orientales était impossible.

V

INTÉRIEUR DES MONUMENTS.

La coupole est une chose essentielle dans les monuments, et il y a souvent plusieurs coupoles dans le même monument.

Les tôpes sont à l'ordinaire composés de deux parties, l'une intérieure et l'autre extérieure. On a d'abord construit un petit tôpe régulièrement formé avec sa coupole bien cimentée, ensuite on a bâti un tôpe plus grand autour du premier et rempli l'espace entre les murs avec des pierres brutes, quelquefois d'une autre sorte que celles dont les murs sont bâtis. De cette manière, nous avons deux coupoles. Mais, dans bien des monuments, on trouve encore deux ou trois boîtes de métal, soit d'or, soit d'argent ou de cuivre, mises l'une en dedans de l'autre et avec des couvercles en forme de coupoles [1].

Une semblable prédilection pour la coupole, quoique moins générale, se présente dans quelques-uns des haugs de la Norvége; par exemple, dans un haug à Östreim, paroisse d'Etne, diocèse de Bergen, lequel était formé d'un tas de pierres, recouvert d'abord d'une couche d'humus, ensuite d'une couche de charbon, et enfin d'une autre couche d'humus avec gazon, comme pour former la coupole trois ou quatre fois [2]. Dans la paroisse d'Urland, au même diocèse, on a ouvert un autre haug qui avait une semblable couche de charbon, quatre pieds au-dessous du sommet; et dans la paroisse de Lekanger, au

[1] *Ariana antiqua*, p. 60.
[2] *Urda*, III, p. 101.

même diocèse, un autre avec une couche de charbon entourant et couvrant le tas de pierres central. Enfin, à la ferme d'Indre-Arne, paroisse de Haus, même diocèse, on a fouillé un haug d'une construction semblable [1].

Au centre des monuments, tant de la Scandinavie que de l'Asie, on trouve une chambre ou cellule quadrangulaire formée de tablettes de pierres placées le plus souvent au niveau du soubassement, quelquefois plus haut, rarement plus bas. Dans quelques tôpes, comme dans quelques haugs, on trouve plus d'une cellule [2].

Dans quelques tôpes et dans quelques haugs on a construit des *passages* étroits ou des tunnels *horizontaux* du dehors jusqu'au centre [3], tantôt au niveau du soubassement, tantôt plus haut. On ne peut en deviner la destination.

VI

ACCESSOIRES DES MONUMENTS.

Sous cette dénomination je comprends les flèches sur les sommets, les pilastres, les piliers, les pavés et les fossés entourant les enceintes, les étangs auprès des monuments, les tombeaux dans le voisinage et les cellules des prêtres officiants.

Les tôpes ont été surmontés, dès l'origine, de *flèches* dont l'extrémité est quelquefois une pierre précieuse étincelante à la pointe, et portant quelquefois un ou plusieurs parasols l'un

[1] *Urda*, I, p. 137, 139; II, 268.

[2] *Ar. ant.*, p. 61 et suiv.; *Urda*, III, p. 99 et suiv.; *Nordisk. Tidsskrift for Oldkyndighed*. Kjöbenhavn, 1832, og fölg. III, p. 253-54, Liliegren, II, n. LX.

[3] *Ar. ant.*, p. 57-58, 87, 92, 103; *Urda*, I, p. 53; II, p. 230 et suiv.

sur l'autre, dorés ou d'or, ayant une forme de coupole. Entre le sommet du tôpe et la flèche, on a quelquefois appliqué une petite construction en forme de clocher. Ces flèches manquent aujourd'hui sur les tôpes de l'Inde et de l'Afghanistan, par suite de leur état de délabrement; mais le pèlerin chinois Hiouèn Thsang, qui les vit au septième siècle, en parle souvent[1], et les dagobas ou tôpes de Ceylan en portent encore[2].

On peut comparer à ces flèches les pierres droites et pointues nommées *bautastee's*, qui se trouvent souvent sur les haugs de la Scandinavie.

Ordinairement les tôpes sont entourés, tout près de leur base, d'un rang de *pilastres* hauts de quelques pieds, et quelquefois, particulièrement à Ceylan, on y a ajouté un ou deux rangs de *piliers* détachés. On a même découvert un dagoba qui est entouré de trois rangs de piliers dont le plus proche ne laisse qu'un espace de deux pieds entre lui et le monument.

Sur les haugs il ne peut pas être question de pilastres; mais néanmoins, dans le Kongshaug (tertre royal), à Augvaldsnæs, à Karmöe (île de Karm ou Kormt), diocèse de Christiansand, on a observé une construction qui paraît être une imitation des pilastres. Le bord du haug est garni d'une série de petites cellules ou chambres ouvertes en dehors, dont les parois intermédiaires doivent, à quelque distance, présenter l'aspect de pilastres[3]. Le dessin du tôpe de Manikhyala, dans *Elphinstone's Account of Caubul*, ou dans *Ritters die Stupas*, présente un rang de pilastres aussi simples que les parois, et de dimensions presque semblables.

On trouve, dans quelques tôpes de l'Inde, quelque chose d'analogue aux cellules dont je viens de parler. On y voit, en effet, tout autour de la base, un rang de niches dans lesquelles sont placées des images de Buddha[4]. Autour de la base de

[1] Hioen Thsang, p. 199.

[2] H. C. Sirr, *Ceylon and the Cingalese, their history, government and religion*, etc., London, 1850, 2 vol. in-8, II, 89 *et passim*.

[3] *Urda*, II, p. 328.

[4] Egerton, I, p. 207.

Rankut-Dagoba, à Ceylan, il y a huit cellules formant une partie de la construction, et qui paraissent avoir eu une semblable destination[1]. On a trouvé plus facile de figurer les piliers, en entourant les haugs d'un ou de deux rangs de *pierres posées debout*. On en rencontre même trois rangs[2].

Le soubassement des tôpes, qui est plus large que le tôpe lui-même, est souvent *pavé* de dalles de pierre. Un espace autour des haugs est quelquefois également pavé de pierres[3].

On voit encore des tas coniques, sur les cimetières de Ceylan, quelquefois encadrés de pierres et même entourés d'une rangée de piliers[4].

Les tôpes et les haugs sont quelquefois entourés de *fossés*[5].

Quelques tôpes sont entourés du côté de l'ouest (rarement du sud ou de l'est), d'*enceintes* carrées renfermées dans un rempart de terre ou un mur[6].

En Norvége, on a remarqué une enceinte semblable autour du butrœhaug (tertre de l'arbre bou), à Augvaldsnæs[7]. On a découvert des traces d'un pareil rempart de terre près d'un certain nombre de haugs, dans la paroisse de Borgund, diocèse de Bergen.[8] On rencontre ailleurs, assez souvent, des espaces ronds (moins souvent carrés ou ovales), entourés d'un rang de pierres posées verticalement. Ces espaces doivent avoir servi à des assemblées où l'on traitait des affaires publiques.

[1] Forbes, *Elleven years in Ceylon*, I, p. 418.

[2] *Urda*, II, p. 152; *Nordisk Tidsskrift for Oldkyndighed*, III, p. 253. Dans Sjöborgs Samlingar, *for Nordens Fornelskare*, I, pl. II, se trouve le dessin d'un haug, dans le Séland (Danemark), entouré de trois rangs de pierres debout

[3] *Journal of the R. As. Soc.*, XIII, p. 168 et suiv.; *Urda*, I, 147. Les tertres, en Russie, sont aussi entourés d'un pavé de dalles de pierre. *Antiquarisk Tidsskrift for* 1852-1853, p. 199.

[4] Forbes, I, p. 221.

[5] Sirr, II, p. 296-297; *Urda*, II, p. 410.

[6] *Ar. ant.*, p. 57, 102, 103, 104. Forbes, I, p. 419, fait mention d'une enceinte près d'un dagoba destinée à y expliquer publiquement la doctrine buddhique.

[7] *Urda*, II, p. 325.

[8] *Urda*, III, p. 24.

VII

DES ÉTANGS.

L'eau étant nécessaire pour les ablutions religieuses, on a souvent placé les tôpes au voisinage de quelque source, ou on a construit des aqueducs pour amener l'eau nécessaire. Mais là où la position ne permettait ni l'une ni l'autre chose, on a creusé des étangs auprès des tôpes.

Ainsi M. Sirr[1] nous apprend que, parmi les ruines de l'ancienne capitale de Ceylan, Anuradjapura, où plusieurs dagobas ou tôpes se voient encore, on trouve huit grands étangs et un plus grand nombre de petits, qui sont encadrés de pierres taillées. Sur le côté de quelques-uns des derniers, il y a un certain nombre de cellules ou petites chambres hautes de cinq pieds, longues de dix et larges de sept. Les prêtres buddhiques de nos jours racontent que, dans l'antiquité, ces cellules ont été des lieux de prière et de contemplation religieuse. Le pavé de ces cellules est au niveau de l'eau quand les étangs sont pleins. On y trouve aussi beaucoup de puits dont la margelle est en granit. Le plus grand et le plus profond est près du dagoba de Ruwanwelli-saye, et l'encadrement est construit de manière à former des degrés qui décroissent en descendant. M. Sirr fait mention d'une tradition qu'il a apprise des indigènes et qu'il trouve vraisemblable, portant que, vers le fond du puits, il existe une entrée à un passage secret qui mène à Ruwanwelli. Cette tradition, dit-il, est soutenue par une relation historique qui mentionne une entrée

[1] Sirr, II, p. 298-299.

secrète dans ce dagoba, laquelle n'était connue qu'au roi et au prêtre officiant. C'était par là que le roi entrait lorsqu'il voulait adorer les reliques de Buddha[1], qui y étaient déposées. M. Chapman[2] rapporte aussi une tradition d'un roi, Bhâtiyo, qui fut introduit par les prêtres dans ce même dagoba, où on lui montra de grandes images des dieux faites d'or pur, etc.[3].

Il est certain qu'il y a des tôpes avec de semblables passages souterrains, qui conduisent vers le centre du monument.

M. Masson observa les traces d'un passage de ce genre dans un tôpe à Tchahar-Bagh[4], mais il n'eut pas les moyens de l'examiner ; il s'assura seulement qu'il était dans la direction de la mystérieuse enceinte du monument. M. Honigberger reconnut un passage souterrain du même genre près d'un tôpe, à des affaissements partiels du sol et à des éboulements de terre ; et il fut informé par le propriétaire du terrain qu'il existait un passage souterrain, long d'environ deux mille pas, qui conduisait vers le centre du tôpe[5].

L'historien chinois Hiouèn-Thsang rapporte un événement qui prouve la supposition d'une entrée souterraine dans un tôpe. Il raconte que les prêtres tirèrent les reliques sacrées d'un tôpe, les adorèrent et les rapportèrent dans le tôpe[6]. Puisque les tôpes n'ont jamais d'entrée visible, il faut que l'entrée dont il est question ici ait été sous terre.

Le même historien Hiouèn-Thsang fait mention de plusieurs étangs sacrés appartenant aux tôpes. Il dit, par exemple, à la page 130, qu'un stupa (tôpe) était bâti sur une ancienne maison dans laquelle était un puits qui fut creusé jadis pour ser-

[1] Si ce que la tradition rapporte est vrai, on doit supposer qu'on a pu vider le puits et le remplir en peu de temps.

[2] *Journ. of the R. As. Soc.*, XIII, p. 174-75.

[3] A quelque distance du dagoba, un prêtre montra à M. Forbes une dalle de pierre longue de douze pieds et large de neuf pieds et demi, qu'il signala comme couvrant l'entrée du monument. (Forbes, I, p. 225.)

[4] *Ar. ant.*, p. 103.

[5] *Journ. Asiat.*, III, S.; T. II, p. 254.

[6] Hiouen Thsang, p. 216.

vir aux cérémonies religieuses. Et, à la page 128, il parle d'un étang de dragons près d'un stupa.

En Norvége, où presque partout l'accès à l'eau est facile, on a rarement eu besoin de creuser des étangs pour se procurer l'eau nécessaire pour les cérémonies religieuses. Pourtant on trouve à Vigeröe, île près des côtes du Söndmör, diocèse de Bergen, un grand haug, près duquel il y a une excavation dont l'évêque Neumann a donné la description [1]. Elle est rectangulaire, longue de cinquante-quatre pieds, large de quarante, elle a une profondeur verticale d'environ six pieds, et ses côtés sont réguliers et inclinés. Cette excavation attire l'attention de tous ceux qui visitent la localité, et a donné naissance à des explications différentes. On a cru qu'elle a été faite pour en retirer la terre et s'en servir pour élever le tertre voisin. D'autres supposent que c'était une cave sous une maison. Mais sa régularité n'est pas compatible avec la première opinion, et, si elle eût jamais été surmontée d'une maison, il en serait resté des traces, ne seraient-ce que des pierres d'une substruction, ce dont on ne fait pas mention; et l'inclinaison des côtés est aussi incompatible avec une destination semblable. Il n'y a donc guère d'autre explication à trouver, si ce n'est de supposer que c'était un étang, quoiqu'il soit actuellement à sec. De tels changements, en effet, ne sont pas sans exemple. Comme la situation de cet étang près d'un grand tertre artificiel est comparable à Ruwanwelli-Dagoba avec son étang, on a aussi soupçonné ici un passage souterrain. M. Ström, qui, il y a environ quatre-vingts ans, a donné une description du district de Söndmör, conclut, par des affaissements du terrain, qu'il y a un passage souterrain vers le grand haug [2].

Outre l'excavation dont nous venons de parler, il y en a d'autres dans des positions semblables. Près de grands haugs, par exemple, à Indre-Holmedal, diocèse de Bergen, on trouve une excavation de cinquante pieds de longueur et

[1] *Urda*, I, 69.

[2] *Söndmörs Beskrivelse*, II, p. 41.

d'autant de largeur [1], et une autre à Yttre-Holmedal dont les dimensions ne sont pas indiquées [2]; une à Sielöe, longue de cinquante pieds et large de vingt-quatre pieds [3]; une à Tysnaes, longue de quarante-huit pieds et large de seize pieds [4].

VIII

DES TOMBEAUX.

En Afghanistan, on trouve toujours à côté des tôpes un ou plusieurs tombeaux qui se distinguent des tôpes, à l'extérieur, par l'absence de la construction cylindrique qui, dans les tôpes, joint les coupoles et les soubassements; et, à l'intérieur, par ce qu'on y trouve. Ces tombeaux sont toujours placés au nord, au sud ou à l'ouest du tôpe, jamais à l'est.

Dans la Scandinavie, on ne peut pas distinguer par la forme les tombeaux des monuments plus sacrés; mais, là où il y a des groupes de tertres, il est à supposer que le monument le plus sacré est un des plus grands, et, lorsqu'on les ouvre, le contenu, dans tous les cas, est différent.

Chez bien des nations, on a considéré comme un bonheur d'être enterré dans le voisinage d'un sanctuaire. Par cette raison, les tombeaux sont réunis près des tôpes et des haugs

[1] *Urda*, II, p. 19.
[2] *Ib.*, II, p. 13.
[3] *Ib.*, II, p. 26.
[4] *Ib.*, III, p. 46. Ce qui est curieux, c'est que, dans les État-Unis de l'Amérique, on trouve des tertres artificiels formés de plusieurs couches de différentes matières, en forme de coupole, l'une sur l'autre, et quelquefois un étang à côté. (V. *Transactions of the American Ethnological Society*, vol. III, part. I, p. 57.) Ces tertres suggèrent l'idée d'une population provenant des Norvégiens, qui découvrirent l'Amérique l'an 1000 de notre ère. (V. *Antiquitates Americanæ*, ed. Rafn.)

sacrés; et, par cette raison, on trouve souvent des urnes remplies des cendres des morts cachées sous le gazon qui entoure les haugs [1].

Les buddhistes de Ceylan déposent encore souvent les urnes avec les cendres des morts près des vihara's et des dagoba's [2].

La construction extérieure du tombeau est, ordinairement, la même que celle du tôpe, quoique souvent moins solide; mais l'intérieur se distingue par l'absence d'articles précieux et par la présence d'une plus grande masse de cendre et d'ossements, quelquefois déposés dans une urne, d'autres fois sans urne, et quelquefois entremêlés de charbon.

M. Masson a trouvé, dans quelques *tumuli*, à Daronta (Afghanistan), une construction intérieure particulière qu'il décrit en ces termes [3] : « La masse du monument est divisée en quatre cloisons, avec des passages qui se croisent à angles droits. Ces passages s'étendent dans toute la profondeur de la construction et ont une largeur de cinq à six pieds ou même davantage... Cette particularité doit cependant être regardée comme propre à ces monuments, attendu qu'on l'a observée dans les plus anciens. »

A cette construction paraît répondre la description du haug dans lequel le corps du roi des Suédois, Frey, fut déposé, et dont Snorro parle en ces termes [4] : « Le roi Frey étant sur le point de mourir, ses gens élevèrent un grand tertre et y appliquèrent une porte et trois autres ouvertures. Frey étant mort, ils le portèrent secrètement dans le haug; mais ils dirent aux Suédois qu'il vivait et qu'ils le garderaient pendant trois ans. Tout le trésor fut porté au haug, et ils introduisirent l'or en dedans par une ouverture, l'argent par une autre, et le cuivre par une troisième. »

La porte, et les trois autres ouvertures, paraissent ici indi-

[1] *Urda*, I, p. 34.

[2] Sirr, II, p. 196.

[3] *Ar. ant.*, p. 92-93. La pl. V présente un dessin de la construction qui est rendu dans la planche jointe à ce mémoire, fig. 1.

[4] *Ynglinga Saga*, chap XII

quer deux passages qui se sont croisés comme dans les tombeaux de Daronta. Quant au trésor, nous en trouvons une mention analogue dans la description du soubassement d'un tôpe, non loin de la ville de Cabul, dont parle M. Jacquet, d'après le récit de M. Honigberger, en ces termes [1] : « Le tertre sur lequel est élevé ce tôpe est intérieurement excavé et probablement soutenu par des constructions souterraines ; c'est ce qu'on peut reconnaître à des affaissements partiels du sol et à des éboulements de terre ; la circonférence de ce souterrain paraît être d'environ deux mille pas. Le propriétaire du terrain dans lequel est compris ce tertre raconta à M. Honigberger que, dix ou douze ans auparavant, comme il faisait creuser à quelque distance une rigole ou *kâriz*, pour la conduite des eaux à travers ses champs, les ouvriers employés à ce travail avaient découvert l'issue d'une galerie souterraine qui se prolongeait dans la direction du tertre et qui paraissait devoir aboutir sous le tôpe même ; les ouvriers avaient aussitôt pénétré, armés de torches, dans cet étroit passage ; mais ils n'avaient pas tardé à reparaître avec leurs torches éteintes et avaient rapporté à leur maître que de grosses chauves-souris, les seuls hôtes de ce souterrain, effrayées de voir troubler le silence et l'obscurité de leur retraite, avaient tournoyé autour d'eux et avaient éteint les torches en les rasant avec leurs ailes ; quelques jours après, ces ouvriers avaient disparu de la contrée avec leurs familles sans avoir averti personne et sans avoir même réclamé une somme de plus de cent roupies qui leur était due, tant ils avaient craint de trahir par cette démarche leurs projets de furtive émigration ; les autres habitants avaient été naturellement conduits à soupçonner qu'ils avaient découvert et enlevé un trésor considérable déposé sous le tôpe, et cette conjecture avait été en partie confirmée par cette circonstance que d'autres ouvriers, après avoir pénétré de nouveau dans le passage souterrain par l'ordre du propriétaire, étaient parvenus à une grande galerie

[1] *Journal Asiat.*, IIIe sér., t. II, p. 256.

située sous l'emplacement du tôpe et y avaient trouvé plusieurs pièces d'argent à la surface du sol. »

IX

CONTENU DES CELLULES.

Les articles déposés dans les tôpes et dans les haugs sont à peu près semblables. Dans les cellules des tôpes, on a trouvé de la terre fine criblée, ou du sable et des cendres, formant souvent une masse très-compacte[1]. Dans quelques tôpes, on n'a trouvé aucun autre objet[2]; dans d'autres, cette

[1] Il est probable que la masse dont il est question a été formée de la même manière, qu'on trouve encore employée en la Tartarie, le Népâl et en Tibet, et dont M. Huc (*Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie, le Tibet et la Chine*, t. I, p. 113-14) parle en ces termes :

« Les Tartares les plus riches font quelquefois brûler leurs morts avec assez de solennité. On bâtit avec de la terre une espèce de grand fourneau de forme pyramidale : avant qu'il soit terminé, on y place le cadavre debout, entouré de combustible; puis on continue la maçonnerie, de manière que tout soit entièrement recouvert; on laisse seulement une petite porte dans le bas, et une ouverture au sommet pour laisser passage à la fumée et entretenir un courant d'air. Pendant la combustion, des lamas entourent le monument et récitent des prières. Le cadavre étant suffisamment brûlé, on démolit le fourneau et on retire les ossements, qu'on porte au grand lama : celui-ci les réduit en poudre très-déliée, et, après y avoir ajouté une quantité égale de farine de froment, il pétrit le tout avec soin, et façonne de ses propres mains des gâteaux de diverses grosseurs, qu'il place ensuite les uns sur les autres, de manière à figurer une petite pyramide. Quand les ossements ont été préparés de la sorte par le grand lama, on les transporte en grande pompe dans une tourelle bâtie, par avance, dans un lieu désigné par le devin.

« On donne presque toujours aux cendres des lamas une sépulture de ce genre. On rencontre un grand nombre de ces petites tours funéraires sur le sommet de montagnes et aux environs de lamaseries; on peut encore en voir dans les contrées d'où les Mongols ont été chassés par les Chinois. Ces pays ne portent presque plus l'empreinte du séjour des Tartares. »

[2] *Ariana antiq.*, p. 57, 60, 69, 99, etc.

masse recouvrait des urnes ou vases, dont quelques-uns ne contenaient que de la terre (souvent d'une couleur rougeâtre, quelquefois mêlée avec de l'ocre), de la cendre et des fragments d'os[1]; d'autres contenaient aussi, outre ces articles, des ornements et des monnaies. Les vases qui ont été trouvés sont de pierre stéatite ou de métal d'or, d'argent, de cuivre ou de fer; une seule fois, on a trouvé un vase en bois. Plusieurs de ces vases sont quelquefois placés dans la même cellule, et alors ils sont souvent renfermés l'un dans l'autre, le plus précieux au dedans du moins précieux. Les ornements ont été déposés, tantôt hors des vases, dans la masse de terre et de cendre qui les entoure, tantôt au dedans des vases; et ces ornements consistaient en perles, pierres précieuses, bagues, petites clochettes et autres objets en or, des formes les plus variées, feuilles d'or, bagues d'argent, etc., etc. En fait de verre et de cristal, on a trouvé quelques cylindres et deux petits flacons, dont l'un, qui avait une hauteur d'un pouce et demi et un pouce de diamètre, était renversé avec le bouchon à côté, et contenait quelques gouttes d'un fluide. Dans un vase d'argent, on a trouvé également un fluide, de couleur brune et d'une odeur forte et âcre. Dans deux ou trois tôpes, on a trouvé des matières grasses et quelquefois résineuses. On a encore trouvé des fragments d'écorces et des feuilles d'arbre; une fois, une boîte faite d'écorce; enfin des pierres ovales et sphériques[2].

Après avoir ainsi donné la liste des principaux objets que l'on a découverts dans les tôpes, jetons les yeux sur le contenu des haugs. Nous y trouvons, tantôt simplement de la terre

[1] On a remarqué, dans quelques cellules des haugs de la Norvége, que les fragments du crâne ont été soigneusement séparés des autres ossements. (*Urda*, II, p. 239.) Cette séparation est analogue à la séparation des crânes des autres ossements dans les tombeaux de l'Afghanistan, où M. Masson ne rencontra jamais de crânes, mais en trouva déposés à part sous terre hors des tombeaux. (*Ariana ant.*, p. 86.)

[2] On a donné des dessins d'un grand nombre des objets trouvés dans l'*Ariana antiqua*. (*Antiq.*, pl. I-IV; *Journ. Asiat.*, III[e] sér., t. II, pl. VI-XIII, et t. VII, pl. XIV-XVI.)

fine criblée (mêlée quelquefois à de l'ocre ou à du sable rougeâtre[1]) formant une masse compacte, tantôt, en outre, des urnes ou vases, en pierre (stéatite?), en fer, en cuivre, en laiton ou en bois, rarement en verre[2]. Les vases, dont quelquefois plusieurs se trouvent dans la même cellule, contiennent de la cendre, des fragments d'or, des ornements, des monnaies d'or, etc., etc. Les ornements se composent de perles, de broches, de bagues, etc., en or, argent ou bronze. On y trouve aussi des lingots et de minces feuilles d'or, des matières grasses et résineuses, des morceaux de bois et d'écorce, une fois une boîte d'écorce de bouleau, une fois une cloche, une fois, dans un vase de verre, quelques gouttes d'un fluide brunâtre et puant; une fois un flacon de verre, avec les traces d'un fluide[3]. Les monnaies trouvées sont en or; je ne connais qu'un seul exemple d'une découverte de monnaies d'argent dans un ancien haug[4], et point de cuivre.

Il y a quelques objets qu'on trouve dans les haugs, mais dont il ne se présente pas de pareils ni dans les tôpes ni dans les sépulcres ou tumuli buddhiques; ce sont des armes, principalement des épées, — qui sont très-communes dans les haugs, — différence qui dérive de la vie belliqueuse de nos ancêtres. Mais il y a aussi des haugs qui ne

[1] La couleur de la couche dans laquelle on déposait les reliques doit avoir été choisie à dessein; car partout où cette couche est d'une couleur différente de la terre alentour, elle est rougeâtre ou jaunâtre, c'est-à-dire elle a la couleur de l'or, à l'imitation apparemment des feuilles d'or dans lesquelles on avait la coutume d'envelopper les reliques des saints. Dans les tombeaux qu'on a examinés dans les îles Orcades, on a fait la même observation à l'égard de la couleur de la couche de terre dans laquelle les ossements et les cendres ont été déposés. (Voy. *Antiq. Tidsskr.*, 1852-1854, p. 152.)

[2] Je ne sache pas qu'on ait trouvé des vases en or ou en argent en Norvége. M. l'évêque Neumann mentionne une tradition portant qu'on avait trouvé un vase d'or dans le diocèse de Bergen ; mais il ne paraît pas y ajouter foi. (*Urda*, II, p. 131.) En Danemark, on a trouvé plusieurs vases d'or dans les haugs.

[3] *Urda*, I, p. 20, 33, 182; II, p. 369; III, p. 68, 102. Holmberg, *Bohus Läns Beskrifning*, II, p. 239.

[4] *Urda*, I, p.292.

contiennent pas d'armes[1] : et ce sont probablement ceux qui ont été considérés comme les plus sacrés.

D'un autre côté, il y a un article, assez commun dans les tôpes, qui ne se trouve pas dans les haugs de la Scandinavie, ce sont des lampes. On avait la coutume de placer une lampe dans une des cellules et de la fournir de l'huile nécessaire pour brûler longtemps[2].

L'existence d'une lampe allumée au dedans des tôpes doit, avec l'aide de l'imagination, avoir produit les traditions d'après lesquelles il sortait de plusieurs tôpes une lumière qui les entourait ou les surmontait. L'historien Hiouèn-Thsang en cite quelques exemples, par exemple à la page 217, où il parle d'un stupa du sommet duquel s'élevait une vaste flamme qui atteignait le firmament[3].

Quoique aucune fouille dans les haugs n'ait jamais, que je sache, fourni des lampes[4], la coutume d'allumer du feu en dedans des monuments ne doit pas avoir été inconnue en Scandinavie. On a, en effet, observé des traces de fumée sur les parois des cellules[5], et on peut par là expliquer l'origine de la tradition populaire, qu'il se montre une lueur bleuâtre sur plusieurs haugs et autres lieux où un trésor est caché.

[1] *Urda*, I, p. 137, 139; III, p. 96, 100, 102. *Nordisk Tidsskr. for Oldkynd.*, III, p. 267.

[2] Ainsi, par exemple, un roi de Ceylan ordonna de fournir la lampe d'un dagoba qu'il éleva d'une quantité d'huile assez considérable pour entretenir la flamme pendant cinq mille ans.

[3] Dans le temple principal du Népâl, qui a la forme d'un tôpe, on maintient un feu continuel, probablement à l'imitation du feu qu'on s'imagine brûler au dedans des tôpes.

[4] *Urda*, II, p. 402, on lit un rapport d'une trouvaille dans un haug, dont un des articles est désigné comme un chandelier avec un morceau de bougie; mais le même journal, III, p. 86 sqq., rectifie le rapport, déclarant que l'article dont il était question était le fragment d'une garde d'épée. A Mainland, la plus grande des îles Orcades, qui ont appartenu à la Norvége, on a trouvé une lampe dans une construction en rond de pierres, qui fut découverte au fond d'un tertre qui, vers le sommet, contenait plusieurs sépulcres avec des fragments d'os brûlés et des cendres. (Voy. *Antiquarisk Tidsskrift*, 1852-1854, p. 151.)

[5] *Urda*, III, p. 68.

X

MONNAIES TROUVÉES DANS LES TOPES ET LES HAUGS.

Dans les tôpes on a souvent trouvé des monnaies des princes bactriens et indiens qui ont régné depuis le troisième siècle avant notre ère jusqu'au seizième siècle après la naissance de Jésus-Christ[1].

Dans les haugs de la Norvége, on trouve moins souvent des monnaies ; mais, ce qui est bien remarquable, c'est que celles qu'on a rencontrées sont des imitations évidentes de celles qui ont été découvertes dans les tôpes. Il y a particulièrement deux types dont on a trouvé des contrefaçons en Norvége, à savoir :

1° Le type du prince, ou plutôt des princes, qui, sur les monnaies, sont anonymes, mais qui se nomment seulement CΩTHP MEΓAC BACIΛEVC BACIΛEΩN, le grand sauveur, roi des rois. Ils appartiennent à une dynastie qui, selon les calculs de MM. Lassen et Wilson, doit avoir régné dans le Pendjâb au premier siècle de notre ère, après les Ases[2]. Ces monnaies, qui présentent à la face une tête d'homme, et, au revers, un cavalier entouré de la légende susdite, ne

[1] L'*Ariana antiqua* contient des descriptions détaillées des objets découverts avec des dessins d'un grand nombre de monnaies qu'on y a trouvées. On en voit aussi dans le *Journ. Asiat.*, IIIe sér., t. II.

[2] *Ariana antiqua*, p. 332. Ces monnaies ont été connues bien loin, hors des frontières de l'Inde ; c'est ce que nous voyons par la mention qu'en fait un auteur chinois, cité par M. Lassen : « Dans le pays de Kipin (partie du Turkestân actuel), dit-il, on frappait des monnaies en or, portant sur un côté un cavalier, et sur l'autre une tête d'homme. » (Lassen, *Ind. Altherth.*, II, p. 375.)

se rencontrent pas seulement dans les tôpes, mais on en a trouvé des milliers en cuivre dans l'Afghanistan, au Pendjâb, et même aux environs de Bénarès. M. Wilson, dans son *Ariana antiqua*, pl. IX, fait connaître plusieurs variétés de ces monnaies, dont j'ai choisi le n° 19 pour le présenter au lecteur. Voy. dans la planche le n° 2; et, au-dessous, la figure d'une monnaie d'or découverte dans un haug en Norvége, paroisse de Vig, diocèse de Bergen, fig. 3. Une autre très-semblable a été trouvée à la ferme de Midt-Mjelde, paroisse de Haus, diocèse de Bergen[1]. Au premier coup d'œil, on trouvera sans doute qu'il est vraisemblable que la monnaie de l'Asie soit le prototype des deux autres; mais cette vraisemblance se changera en certitude quand on les aura examinées de plus près. Beaucoup de monnaies de l'*Ariana antiqua* présentent sur la face un buste ou une tête sans autre ornement qu'un bandeau qui entoure la tête, et dont les bouts pendent par derrière comme sur notre monnaie n° 3. Ce type se rencontre sur la face des monnaies des rois de la Bactriane, tant grecs que barbares, jusqu'au premier siècle de notre ère. Quelquefois la tête est ornée de quelques rangées de perles, comme sur la monnaie trouvée à Midt-Mjelde. Tout autour des deux côtés de notre monnaie, fig. 3, on remarque une série de petites lignes dont la forme est semblable aux raies qui entourent la tête sur plusieurs monnaies de l'*Ariana*.

Si nous jetons les yeux sur le revers, nous voyons le cavalier orné de rubans flottants par derrière sur la monnaie du Nord comme sur la monnaie de l'Orient, et étendant dans l'une et dans l'autre la main droite sur le cou du cheval. Sur d'autres monnaies orientales de la même série, le cavalier porte une lance à la main, ce qui est également le cas dans une des monnaies trouvées en Norvége, avec la seule différence que, sur les premières, la lance est en repos, tandis qu'elle est élevée sur la nôtre.

[1] Toutes les deux sont garnies d'un cadre et d'un anneau en or, pour servir de pendants à des colliers. On trouva, avec une de ces monnaies, un fragment de chaîne d'argent.

Autour des figures, on voit quelques caractères barbares qui représentent la légende grecque[1].

2° La figure du revers de quelques monnaies qui parurent peu de temps après celles-ci se voit déjà sur les monnaies du roi Kadphisis, qui était contemporain des Ases. (Lassen, *Ind. Alt.*, II, p. 386.) Le revers, dont il est ici question, présente le dieu Çiva debout à côté de sa monture ordinaire, le taureau[2], et, sur la face de quelques-unes des monnaies qui portent ce revers, on voit une croix mystique dont nous parlerons plus loin. D'après l'*Ariana antiqua*, pl. XIV, fig. 15, j'ai représenté le dessin d'une monnaie de ce genre, fig. 4. C'est ce revers que je considère comme le prototype des bractéates qu'on a quelquefois trouvées dans des haugs de la Scandinavie, et dont j'ai donné un dessin, figure 5. On y voit une tête d'homme sur le dos d'un animal dont il est difficile de reconnaître l'espèce. Devant la tête, on voit la même croix que sur la face des monnaies susdites.

Plusieurs auteurs ont traité de ces bractéates et en ont donné des explications différentes[3]. Ce qui me conduit à y voir le dieu Çiva avec son taureau, c'est d'abord les cornes de l'animal, qui ne peuvent être attribuées qu'à un individu de gros bétail, et ensuite la croix mystique, qui tire son origine des buddhistes, ce que je démontrerai plus loin[4]. Sur quelques-unes de ces bractéates on voit un oiseau devant la tête de l'homme. Cet oiseau peut être emprunté aux monnaies des

[1] Quand on lit dans M. Wilson (*Ariana antiq.*, p. 322) : « In some (coins) they (the Greek letters) offer no legible legend beeing evidently most ignorantly and unsuccessfully imitated, » on pourrait être tenté de considérer les monnaies trouvées en Norvége comme originaires de l'Orient; mais les caractères diffèrent trop des échantillons que donne M. Wilson, pour accepter une pareille opinion.

[2] Sur l'alliance du çivaïsme avec le buddhisme, voyez l'*Introduct. au buddhisme*, p. 508 et suiv.

[3] *Skandinaviske Litteraturselskabs Skrifter*, VI, p. 221 et suiv. ; *Urda*, II, p. 75 et suiv., p. 190 et suiv.

[4] Il y a quelques exemplaires de ces bractéates où un homme est debout à côté de l'animal, comme sur les monnaies indiennes. (Lindfors, *om Guld-Bracteater*, p. 12.)

rois de la dynastie des Guptas, qui régnaient dans le nord-ouest de l'Inde, mais dont la période n'est pas bien connue. Ce qu'on en peut dire, c'est que les lettres, dans les légendes de leurs monnaies, ont une forme plus ancienne que celles du septième siècle. Sur plusieurs de ces monnaies on voit un étendard surmonté d'un oiseau qui est au niveau de la tête de l'homme et à côté. M. Wilson pense que c'est Garuda, l'oiseau de Vischnu. La combinaison de cet oiseau avec l'image de Çiva n'étonnera pas chez un peuple demi-barbare. Quelques oiseaux paraissent en outre avoir eu une certaine signification religieuse chez les buddhistes. L'historien de Hiouèn Thsang fait mention d'un couvent, dans le royaume de Kipin (partie du Turkestan), où il y avait une image de Buddha, surmontée d'un perroquet[1]. Dans deux tôpes et dans un tumulus, en Afghanistan, on a trouvé des becs d'oiseau[2]. Quelques-uns des ornements trouvés dans les tôpes ont aussi une forme d'oiseau[3]. On a également trouvé des ornements en forme d'oiseau dans quelques haugs de la Scandinavie[4].

Si, au contraire, il était possible de supposer que les cornes de l'animal fussent des oreilles, je serais très-enclin à considérer le type des bractéates comme une dégénération du revers des monnaies dont nous avons parlé, ce qui nous ferait rendre plus facilement raison de la présence de l'oiseau, car le cavalier de celles-là porte originairement un faucon sur la main, qui est étendue sur le cou du cheval. Il est, en ce cas, à observer que, dans l'Inde, le type au cavalier a souffert une plus grande dégénération qu'aucun autre type. M. Wilson donne, pl. XIX et XX de l'*Ariana antiqua*, une longue série de l'altération successive de ce type.

[1] Hiouèn Thsang, p. 72-73.

[2] *Ariana antiqua*, p. 65, où l'auteur remarque : « This was not an accidental deposit. »

[3] *Ib.*, pl. III et IV.

[4] *Antiquarisk Tidsskrift for* 1846-1848, p. 144.

XI

CROIX MYSTIQUE.

La croix dont nous avons parlé tout à l'heure, et qui se voit sur quelques monnaies de l'Inde, se trouve également sur plusieurs bractéates en or trouvés en Scandinavie, tantôt dans des haugs, tantôt autre part ; cette croix a une forme singulière, en ce que ses quatre branches ont, sur leurs extrémités, une courbure, comme on le voit figure 7. Cette croix est fort remarquable, non-seulement à cause que l'usage en est très-commun, mais aussi à cause de l'effet salutaire que lui attribuent les Hindous, et particulièrement les buddhistes.

On remarque déjà cette croix sur des monnaies qui datent des premiers siècles de notre ère[1], et on la retrouve de temps en temps dans l'espace de plusieurs siècles.

Les buddhistes considèrent cette croix comme une des plus importantes parmi les soixante-cinq figures qu'ils croient voir tracées sur l'empreinte du pied de Buddha ; car elle n'est pas seulement mise en tête sur leur liste, mais elle est encore reproduite avec peu de différence sous les numéros 3 et 4, dans l'énumération que M. Burnouf en a donnée dans l'appendice n° VIII à son édition du *Lotus de la bonne loi*, où nous lisons[2] :

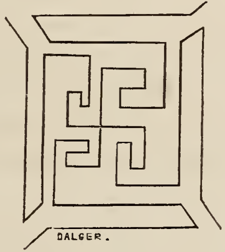
« 1. *Svastikaya.* C'est la figure mystique familière à plusieurs sectes indiennes, et qu'on représente ainsi 卐 ; son nom signifie littéralement *signe de bénédiction ou de bon augure*. Le signe svastika n'est pas moins connu des brahmanes que des buddhistes, et le *Râmâyana* parle en un endroit

[1] *Ariana ant.*, p. 378, pl. XIV, fig. 13.

[2] Le *Lotus de la bonne loi*, p. 625-626.

de vaisseaux marqués de ce signe fortuné. Je n'oserais dire cependant que cette marque, dont le nom et l'usage sont certainement anciens, puisqu'on la retrouve déjà sur les plus vieilles médailles buddhiques, soit aussi fréquemment usitée chez les premiers que chez les seconds. Il est certain que la plupartdes inscriptions qu'on trouve gravées dans les cavernes buddhiques de l'ouest de l'Inde sont précédés ou suivies de la marque sacramentelle.

« 3. *Nandâvartaya.* C'est encore un diagramme de bon augure, dont le nom véritable est *nandyavarta*, et le sens, l'enroulement ou le cercle fortuné. M. Colebrooke le figure de cette manière



« L'Amarakocha fait également de ce signe le nom d'une espèce particulière de temple ou d'édifice sacré ; or il est à remarquer que le nandyavarta des Djâin's peut passer pour une espèce de labyrinthe[1].

« 4. *Sôvastekaya.* ⊣⊢ La seule différence entre ce signe et celui dont nous avons parlé tout à l'heure, c'est que les branches de la croix vont de droite à gauche, tandis que le n° 1 tourne ces branches de gauche à droite.

« Le biographe de Hiouèn Thsang fait mention d'une

[1] Cette figure, un peu plus grande, est bien connue en Norvége où elle sert de jouet pour les enfants, qui la dessinent comme on le voit, fig. 6, et cherchent à trouver le passage de l'entrée jusqu'au bout et *vice versa.* J'ai entendu cette figure nommée *Troyeborg Slot* (château du bourg de Troye) par le bas peuple. Cette appellation peut être substituée au Asgaard Slot (château de la ville des Ases), comme la préface de l'Edda de Snorro substitue la ville de Troye au Asgaard et les Asiates aux Ases.

pierre avec les empreintes des deux pieds de Buddha, qui avaient aux extrémités des dix doigts des fleurs surmontées du signe mystique, *ouan* [1]. C'est la même croix dont parle le R. P. Orazio della Penna di Billi, dans sa description du Tibet, où il dit : « Hanno una specie di croce, che ten- « gono con venerazione [2]. » Le père Hyacinthe rapporte que les femmes, en Tibet, ornent de cette croix leurs jupes [3]. D'après M. Pallas, les Mongols dessinent cette croix sur des morceaux de papier qu'ils placent sur la poitrine des morts [4]. On voit aussi souvent cette croix sur la poitrine des saints [5]. En Hindoustan elle est encore un objet de vénération, sous le nom de *sethia*. M. Taylor dit, dans son Dictionnaire : « *Sethia*, c'est une marque en forme de croix, dont les quatre « branches sont recourbées en angles droits, laquelle est « peinte en rouge, par les Indiens, en tête de leurs livres de « compte, au commencement d'un nouvel an. On forme la « même figure en farine, sur le plancher, à l'occasion d'une « noce ou d'autres cérémonies. »

Si nous tournons nos regards vers la Scandinavie, nous voyons que c'est la même croix qui est représentée sur les bractéates en or dont nous avons parlé ci-dessus, et qui se trouvent quelquefois dans des haugs. C'est encore la même croix qu'on voit gravée sur quelques pierres sépulcrales de l'antiquité, par exemple au cimetière de Gjerde, paroisse d'Etne, diocèse de Bergen [6], et, en Suède, dans la paroisse de Skeftuna, province d'Upland [7].

La croix a quelquefois quelques lignes ajoutées, en Scan-

[1] L'éditeur fait ici cette remarque : « On dit qu'il tire son origine de la forme des cheveux bouclés de Buddha, qui tournaient de gauche à droite. » (Hiouèn Thsang, p. 138.)

[2] *Nouv. Journ. asiat.*, XIV, p. 427.

[3] *Ib.*, t. IV, p. 245.

[4] Pallas, *Sammlungen historischer Nachrichten über die Mongolichen Völkerschaften*, I, p. 277.

[5] *Nouv. Journ. Asiat.*, I, p. 415.

[6] *Nordisk. Tidsskrift for Oldkynd*, III, p. 274.

[7] Göranson, *Bautil*, n. 25.

dinavie comme en Asie, et ce qui est très-frappant, c'est que les croix ainsi augmentées ont une forme si pareille, qu'on ne peut s'empêcher de supposer qu'elles ont un modèle identique. Comparez la croix placée sur une bractéate trouvée en Scandinavie (fig. 6) avec une croix prise sur une monnaie trouvée dans l'Inde (fig. 7 [1]).

Il faut enfin remarquer que cette croix se trouve aussi sur les anciennes monnaies gauloises. Mionnet, Combrouce et le *Numismatic Chronicle*, I. pl. I, la citent parmi les monogrammes gaulois. Elle peut être venue dans la Gaule avec la religion d'Odin, qui y était professée dans le Nord avant l'introduction du christianisme [2].

XII

PIERRES SACRÉES.

A. L'adoration du *linga* ou membre générateur de l'homme est très-ancienne dans l'Inde, particulièrement parmi les buddhistes [3], qui ont placé en plusieurs lieux des images du linga, taillées en pierre, surmontant des piédestaux le plus souvent carrés. M. Nicholson découvrit, parmi les ruines de l'ancienne ville de Balabhipura, un linga colossal de trois pieds de diamètre, taillé en granit et poli [4]. Un semblable, surmonté d'une

[1] D'après les dessins, dans *Beskrivelse over Mynter og Medailler i den kongl. Saml.*, I cl., et *Ariana antiqua*, pl. XV, n. 23. Du reste on peut voir dans l'*Urda* les dessins des bractéates dont nous parlons, I, pl. IX; *Nord. Tidsskrift Oldkynd*, II, pl. I; *Om Guldbracteater*, af Lindfors. Lund, 1846, in-4.

[2] Luis de Bæcker, *De la Religion du nord de la France avant le christianisme*. Paris, 1854, in-8.

[3] *Nouv. Journ. asiat.*, VII, p. 114 et suiv., 205.

[4] *Journ. of the R. As. Soc.*, XIII, p. 149-150. Nous avons donné un dessin de ce linga sur notre planche, fig. 8.

flamme ondulante, a été retiré par M. le colonel Mackenzie des ruines de la ville d'Amaravali, au bord du fleuve Krichna.

A Islamabad dans le Kachmir, M. de Hügel vit près d'une source sacrée un grand nombre de lingas dressés, dont plusieurs avaient quelques pieds de hauteur. Un temple sur la source même fut, dit-on, bâti à l'époque de la vie de notre Sauveur, et il fut nommé *Sahasralingam* ou mille lingas [1]. Le même auteur rapporte que l'adoration du linga est encore en vogue dans le Pendjâb, où, dans quelques temples, la divinité est représentée par un gaz toujours enflammé sortant de la terre; mais, là où ce gaz manque, la seule image de la divinité, c'est le linga [2]. Il observa même un linga dans un temple qui servait de mosquée aux mahométans [3]. Il rapporte aussi qu'on a la coutume d'élever un tertre sur le corps de chaque dévot qui meurt, et de placer le linga sur le tertre [4].

C'est une chose remarquable que de rencontrer des traces d'une semblable coutume en Norvége. Le musée de Bergen possède trois pierres de marbre blanc grisâtre en forme de linga, dont une a été enlevée d'un très-grand haug de la ferme de *Glein*, dans l'île de Daunöe ou Dönnaöe, près des côtes du Helgeland [5]. La pierre est, comme celle de Balabhipura, longue de trois pieds et son diamètre est de dix-neuf pouces. La pierre et le haug étaient autrefois réputés sacrés. Les deux autres pierres que nous venons de mentionner n'ont pas été trouvées dans des haugs, mais y ont eu probablement leur place auparavant. M. Liliegren rapporte qu'en l'année 1817 on trouva dans un champ de la paroisse de Sparboe, diocèse

[1] C. V. Hügel, *Kaschmir und das Reich der Sick.* Stuttgard, 1840, 4 vol. in-8, I, p. 277.

[2] *Ib.*, p. 90. M. Hügel donne un dessin de ce lingam qui est rendu sur notre planche, fig. 9.

[3] *Ib.*, p. 237.

[4] On doit toutefois remarquer que l'auteur a pu voir des lingas là où il n'y en avait pas. Les tombeaux des mahométans, par exemple, sont tous construits, comme il le dit ici, avec une pierre verticale.

[5] Nous avons donné un dessin de cette pierre, fig. 10.

de Throndhjem (Drontheim), une pierre blanchâtre de la forme dont nous venons de parler [1]. Il donne aussi le dessin d'une pareille pierre blanche trouvée dans le Vestmanland, en Suède [2]. M. Liliegren émet l'opinion que cette pierre a été l'image d'un dieu. M. Christie parle d'une pierre semblable que la tradition dit avoir existé autrefois près de la ville de Tromsöe, dans le Finmark, et qui était un objet de vénération pour les Lapons, ce qui engagea l'évêque à la faire enlever et à la faire jeter dans le fleuve voisin. Le même auteur rapporte qu'il a vu lui-même, à la ferme de Opsanger, dans la paroisse de Qvindherred, diocèse de Bergen, au sommet d'un grand haug, une pierre droite d'un diamètre de deux pieds et d'une hauteur égale, arrondie au sommet [3].

Dans les anciennes lois de la Scandinavie, qui ont été portées dans les premiers siècles après l'introduction du christianisme, on trouve constamment la défense d'adorer des pierres [4].

Il faut encore ajouter ici le témoignage d'Adam de Brême, auteur du onzième siècle. En parlant des dieux adorés à Upsal, il dit : Tertius est *Fricco*, pacem voluptatemque largiens mortalibus, cujus etiam simulacrum fingunt *ingenti priapo* [5]. Cette indication est d'autant plus importante, qu'elle nous apprend que le priape ou linga représentait le dieu Frey (Fricco). Un trait assez remarquable de la phallolâtrie

[1] Liliegren, *Nord. Fornlemningar*, II, n. XCI.

[2] *Ib.*, n. LXXXVI, 3. Sur cette pierre est gravée une croix au sommet.

[3] Voy. le *Gultehingslov* de Hakon le Bon; *Christendoms Balk*, chap. XXVIII; la *Loi ecclésiastique d'Island de l'an* 1122, chap. XVI; Uplandslagen, *Kirkebalk*, fol. 1, etc.

[4] *Urda*, II, p. 359.

[5] N'ayant pas l'ouvrage d'Adam de Brême à ma disposition, je le cite d'après M. Grimm. (*Deutsche Mythologie*, 2te Ausg., p. 193.) La tirade citée se trouve dans l'ouvrage *De Sitiu Daniæ*, p. 223. Dans son ouvrage, p. 1209 M. Grimm fait aussi mention de simulacres de Priape trouvés dans les Pays, Bas. Frey et Priape paraissent au reste avoir une étymologie commune du sanscrit, *prî*, aimer, une signification qui conduit facilement à celle de ferti lité, dont Frey était le protecteur aux yeux des Scandinaves.

est mentionné dans le Vatsdälasaga, p. 9-10, où il est raconté qu'après la bataille de Hafursfjord, en 885, une image en argent de Frey tomba entre les mains du roi Harald Harfager (aux beaux cheveux), qui la donna à un des chefs de son armée. Celui-ci, dit l'auteur, la mit dans une bourse, la porta chez lui et l'appréciait beaucoup [1]. C'est précisément la manière d'agir des Çivaites de l'Inde, comme on verra ci-après.

Le seul linga surmontant une plinthe quadrangulaire, qui ait été trouvé en Scandinavie, à ce que je crois, a été récemment découvert dans une petite île, nommée Gesfjordöe, située dans un golfe qui entre dans une île plus grande du nom de Dönöe ou Dönnasöe, près des côtes du Helgeland, dans le nord de la Norvége, entre le 66 et le 67 degrés latitude nord. Le curé d'une paroisse voisine, M. Dometius, vient de m'informer [2] de la découverte, dans cette île, d'un grand nombre de haugs, dont on a examiné un des plus grands. Dans un coin de la cellule, qui ne contenait pas de cendre ni d'ossements, à l'exception d'un petit fragment, était placée l'image du linga dont nous parlons. Elle est taillée dans une pierre calcaire à une hauteur de sept pouces sur une plinthe de cinq pouces de haut. En outre, on y trouve des fragments d'une broche, deux anneaux, dont le métal n'est pas indiqué, une rangée de perles et des restes d'une épée [3].

De la circonstance que les échantillons de cette image

[1] Keyser, *Nordmændenes Religions forfatning i Hedendommen*, p. 86.

[2] Par une lettre datée du 18 févr. 1856.

[3] Un vieux marin, qui vit cette pierre chez M. Dometius, lui dit que dans les anciens temps on avait la coutume de placer des pierres de la même forme sur le sommet de nouveaux gouvernails pour les faire tenir en bas dans l'eau. Mais, pour atteindre ce but, une forme spéciale doit avoir été sans importance. Il est plus vraisemblable que la forme (l'image de Frey) était un héritage du paganisme, et que la pierre servait à dédier le gouvernail au dieu Frey, dispensateur de la fortune et possesseur du navire miraculeux *Skidbladner*, qui, déployant ses voiles, avait toujours un vent favorable et qui possédait le pouvoir d'aller par terre aussi bien que par mer et de se rétrécir tellement que celui qui le possédait pouvait le plier et le mettre dans sa poche.

qu'on a découverts sont tous d'une pierre blanche ou au moins blanchâtre, on peut tirer la conclusion que c'est d'une image semblable dont il est question dans l'Edda, lorsqu'il est parlé d'un serment juré près de la *pierre blanche sacrée*[1].

A la même phallolâtrie ou litholâtrie paraissent avoir appartenu quelques dalles de pierres rondes qu'on a trouvées en Norvége sur ou près de grands haugs. Le musée de Bergen en possède deux, dont l'une fut trouvée au pied d'un grand haug à la ferme de Hauge, dans la paroisse de Sellöe, diocèse de Bergen. Elle est ronde; elle a six pieds de diamètre et cinq pouces d'épaisseur[2]; l'autre, trouvée sur un haug à la ferme de Kro, dans le district de Ryfylke, diocèse de Christiansand, est travaillée avec soin : elle est parfaitement ronde et a un diamètre de huit pieds[3]. Quand on considère qu'au Pendjâb les lingas sont ordinairement placés sur des dalles de pierres rondes, on est tenté de supposer que les dalles trouvées en Norvége ont eu une destination semblable.

B. Nous passerons à des pierres d'une autre forme, qui paraissent aussi avoir été considérées comme sacrées. Ce sont des pierres d'une forme *sphérique* ou *ovale*, qu'on a trouvées dans quelques haugs. Une de ces pierres, ayant neuf pouces de longueur et sept d'épaisseur, fut trouvée dans la cellule d'un haug, à la ferme de Tjörsvaag, non loin de la ville de Flekkefjord, en Norvége[4]. Le musée de Bergen possède deux pierres, qu'on prendrait pour des œufs de poule, tant elles sont semblables en forme, en grandeur et même en couleur, car elles sont faites d'une matière blanche, probablement de marbre. Elles ont été découvertes dans un haug, à la ferme du Svanöe, dans le district de Söndfjord, diocèse de Bergen. Le propriétaire de la ferme m'a raconté qu'il les trouva dans la cellule du milieu du haug. On voit aussi, dans le même

[1] Edda, *Gudrunarkvida,* III, strophe 3 : « Eida vinna at inum hvita helga steini. »

[2] *Urda,* II, p. 29.

[3] *Ib.*, III, p. 95.

[4] *Ib.*, I, p. 298.

musée, des pierres de forme sphérique, trouvées dans des haugs; une, par exemple, de la ferme de Maraas, dans la paroisse de Lindaas; une autre, de quartz blanc, de la vallée de Steensdal, paroisse de Vigör, diocèse de Bergen[1]. Un habitant de l'île de Tysnœs, dans le même diocèse, m'a raconté qu'à la ferme d'Aarebakke, dans cette même île, se trouve une grande pierre ovale, longue d'environ deux pieds, d'un blanc grisâtre quant à la couleur, et d'une sorte de roc qui diffère des différentes sortes qui se trouvent dans l'île. Cette pierre doit avoir été déposée dans un des haugs nombreux qui s'y trouvaient[2], mais dont la plupart sont aujourd'hui démolis.

En comparant ce que M. Masson rapporte sur le contenu des tôpes et des tumuli de l'Afghanistan, nous remarquons qu'on y a trouvé des pierres de la même forme et de la même grandeur. Il dit que, dans un tôpe à Nandara, on trouva une pierre de la grandeur et de la forme exactes d'un œuf de poule ordinaire (a stone of the exact size and shape of a common fowls egg[3]). Il ajoute que d'autres tôpes et tumuli ont fourni des pierres, pour la plupart sphériques, et qu'elles se sont toujours trouvées placées au centre des monuments, d'où on peut conclure que cette position a eu un but spécial.

L'observation d'une coutume si spéciale, dans deux pays si éloignés l'un de l'autre, justifie la supposition que cette coutume est fondée sur des idées communes.

On a trouvé des pierres semblables, en partie sphériques, en partie ovales, dans des tertres en Danemark[4], en Livonie[5], et dans le nord de l'Allemagne[6].

C. Il y a encore certaines pierres, auxquelles nos ancêtres attribuaient des pouvoirs mystiques. Telles sont celles qu'on

[1] *Ib.*, III, p. 54.
[2] *Urda*, III, p. 41 et suiv., donne une description des monuments d'Aarebakke.
[3] *Ariana ant.*, p. 85.
[4] *Nord, Tidsskr. f. Oldkynd.*, I, p. 436.
[5] Kruso, *Necrolivonica*, Beylage 6, p. 25.
[6] W. Grimm, *Ueber deutsche Runen*, p. 263

a nommées *jarknastein*, *lifstein* et *sigrstein*. La première fut, d'après l'Edda [1], faite avec des yeux d'enfants, par Völund, l'ingénieux forgeron. M. J. Grimm [2] croit que la fable a voulu indiquer l'opale, qui, étant ovale et d'un blanc de lait, a quelque ressemblance avec un œil; la même pierre, qu'au moyen âge on appelait *orphanus pupillus* et qui était si estimée, qu'elle ornait la couronne de l'empereur des Allemands. Albert le Grand dit : « Orphanus est lapis, qui in corona romani imperatoris est, neque unquam alibi visus est, propter quod etiam orphanus vocatur. Est autem colore quasi vinosus, subtilem habens vinositatem, et hoc est sicut si candidum nivis candens seu micans penetraverit in rubrum clarum vinosum et sit superatum ab ipso. Est autem lapis perlucidus et traditur quod aliquamdiu fulsit in nocte, sed nunc nostro tempore non micat in tenebris; fertur autem quod honorem servit regalem. »

Si la supposition de M. Grimm est juste, il est probable que *jarknastein*, qui veut dire pierre sacrée, est la même pierre qui, sous le nom de *salagram*, est très-estimée dans l'Inde. M. Maurice [3] dit de cette dernière pierre : « Il y a une pierre d'un pouvoir grand et mystique, qui, par conséquent, est dédiée à Vischnu, et nommée *salagram*, dans laquelle les Hindous s'imaginent voir neuf différentes nuances de couleur, symbolisant les neuf incarnations de ce dieu. Elle se trouve dans Casi, qui est une des branches du fleuve Gange; elle est très-pesante, de forme ovale ou ronde, et de couleur noire ou violette..... Le salagram est conservé avec un soin pieux dans les temples des vischnuites et est pour eux ce que le linga est pour les çivites. Les cérémonies qu'on exécute à l'égard de ces pierres sont presque les mêmes : toutes deux sont

[1] Edda, *Völundarkvida*, str. 23.

[2] *Deutsche Mythol.*, 2te Ausg., S. 1167. Il est cependant possible que l'Edda ait voulu indiquer la pierre qui, non-seulement ressemble à un œil, mais qui aussi dans plusieurs langues en porte le nom, c'est-à-dire l'*œil de chat*, en allem. *Katzenauge*, en angl. *cats eye*, etc.

[3] *Indian Antiquities*, V, p. 908.

considérées comme des choses très-précieuses, serrées dans le linge le plus fin et le plus blanc; tous les matins on les lave, on les oint avec de l'huile, on les parfume et on les place avec vénération sur l'autel pendant le service; et heureux tous ceux qui obtiennent la faveur de boire de l'eau bénite dans laquelle elles ont été lavées. »

Voilà des pierres sacrées, ovales et violettes, ayant ainsi les qualités qu'on a crues attachées au *jarknastein*. Je dois naturellement citer, au sujet du respect dont ces pierres sont l'objet, ce qu'a dit M. Liliegren[1] (à ce qu'il paraît d'après le manuscrit de M. Schöning, évêque de Trondhjem), sur une coutume dont il restait encore des traces en Norvége à la fin du dix-huitième siècle. « A la ferme de Qvalset, dans le Thelemark, district de la Norvége méridionale, dit-il, on conservait encore, vers la fin du siècle dernier, deux pierres, en forme de pains de seigle ordinaires (c'est-à-dire rondes et convexes en dessus), qui étaient si estimées, qu'on les plaçait sur des siéges d'honneur, qu'on les lavait régulièrement avec du lait et du beurre, et qu'à Noël on les arrosait avec de la bière fraîche. »

Les expressions *lifstein* (pierre de vie) et *sigrstein* (pierre de victoire) indiquent des amulettes, telles qu'on en trouve parmi bien des peuples[2].

XIII

DE L'ARBRE SACRÉ.

La croyance que certains arbres sont sacrés est très-répandue, et de la seule existence d'une telle croyance parmi deux

[1] *Nordiska Fornlemn.*, II, n. XCI.

[2] On conserve, dans le musée d'antiquités du Nord à Copenhague, une pierre en forme de linga, qui éveille l'idée de la pierre sacrée des çivites de l'Inde. (Voy. Worsaae, *Afbildninger fra det kongelige Museum*, etc., n VII.)

peuples on ne doit sans doute pas conclure que leurs religions dérivent de la même source; mais, si les mêmes particularités accompagnent l'adoration de l'arbre, il est vraisemblable qu'un des deux pays les a empruntées à l'autre, ou que tous les deux les ont tirées d'une source commune. C'est, en effet, le cas pour les buddhistes de l'Inde et les Scandinaves.

Les buddhistes considèrent comme sacrés les arbres sous lesquels leurs chefs spirituels étaient assis lorsqu'ils reçurent la parfaite connaissance ou l'intelligence qui les a faits buddhas (intelligents et connaissants)[1], mais ils adorent plus particulièrement l'arbre sous lequel le dernier Buddha Gautama Çakyamuni fut initié. Cet arbre est, par excellence, nommé *bodhi druma* ou l'arbre de l'intelligence. L'arbre est un figuier indien, *ficus religiosa* ou *ficus indica*[2], dont un échantillon se trouve encore à Ceylan à côté de chaque vihara ou temple[3]. Les Cingalais ont abrégé *bodhi* en *bo*, et nomment aujourd'hui le ficus religiosa *bo-malloa* ou l'arbre *bo*. M. Sirr en donne cette description : « Le feuillage est extrêmement touffu et gracieux, et les larges feuilles, ayant la forme de cœur, étant sacrées, étaient tellement estimées, qu'il n'était permis de sculpter ou peindre leurs formes que sur les palais ou les meubles du roi régnant. Les fleurs sont jolies et odo-

[1] V. l'énumération dans le *Nouv. Journ. Asiat.*, VI, p. 100-103.

[2] Plusieurs auteurs rapportent que c'est le ficus religiosa; mais M. Chapman, dans le *Journ. of the R. Asiat. Soc.*, XIII, p. 166-67, tâche de prouver que c'est le ficus indica, en alléguant le témoignage du Chinois Fa Hian, qui visita les pays buddhiques au commencement du cinquième siècle, et qui, en parlant du bodhidruma, dit que ses branches étaient longues et pendantes, et qu'aussitôt qu'elles touchaient la terre, elles s'y enracinaient et formaient de nouveaux arbres, ce qui est le cas pour le ficus indica. (Voyez un dessin de lui dans Cordiner's *Description of Ceylon*, I, p. 324.) Si nous comparons ce témoignage avec ceux des voyageurs des derniers siècles, nous serons tenté de supposer un changement dans l'opinion des buddhistes sur l'arbre sacré. M. Chapman ajoute aussi : « Under these circumstances there is cause for uncertainty, particularly when it is borne in mind, that a change in the plant may have bien convenient, to satisfy the prophetic characteristics of being always green, never growing nor decaying. »

[3] Sirr, II, p. 108; Cfr. Forbes, I, p. 215.

riférantes ; elles ont la forme de clochettes, et sont d'un blanc de lait, excepté au centre, qui est de couleur d'or [1]. Ces arbres sont entièrement garantis de tout dommage par des terrasses de terre et de pierres, et quelques-uns ont des troncs si énormes, qu'ils paraissent avoir bravé les rayons du soleil et les coups de foudre pendant des siècles. » L'adoration de l'arbre date d'une haute antiquité ; déjà, sur des monnaies buddhiques des premiers siècles de notre ère, nous voyons l'arbre à côté du tôpe et de la croix mystique [2]. Le Chinois Fa Hian en parle dans le quatrième siècle comme d'une chose connue. Le Chinois Hiouèn Thsang vit, au septième siècle, parmi les ruines de l'ancienne ville de Pataliputra (Palibothra) l'arbre sacré protégé par des murs très-élevés et fort solides. Son biographe s'exprime ainsi à ce sujet :

« L'arbre de l'intelligence, dont il est parlé plus haut, est l'arbre *pippala*, qui, à ce qu'on dit, du vivant du Buddha, était haut de plusieurs centaines de pieds ; mais, depuis, de méchants rois l'ayant coupé et abattu, il n'avait alors (au septième siècle) que cinquante pieds. Le tronc de l'arbre était d'un blanc jaune et ses feuilles, vertes et luisantes, ne tombaient ni en automne, ni en hiver. Seulement, quand venait le jour du Nirvana du Tathâgata (la mort de Buddha) elles se détachaient tout d'un coup, pour renaître le lendemain aussi belles qu'auparavant. Tous les ans, à pareil jour, les rois, les ministres et les magistrats se rassemblaient au-dessous de cet arbre, l'arrosaient avec du lait, allumaient des lampes, répandaient des fleurs et se retiraient après avoir recueilli de ses feuilles [3]. »

Parmi les ruines de l'ancienne capitale de Ceylan, Anuradjapura, l'arbre *bo* occupe encore son ancienne place, que M. Chapman décrit de cette manière : « L'enceinte de l'arbre sacré est rectangulaire, consistant en quatre terrasses garnies

[1] Nos botanistes nous assurent qu'aucune espèce de ficus n'a des fleurs pareilles.

[2] *Ariana ant.*, pl. XV, fig. 23.

[3] Hiouen Thsang, p. 138-142.

de parapets s'élevant l'une du dedans de l'autre, la supérieure étant toujours moins haute et moins profonde que l'inférieure. La hauteur totale de ces tertres est de sept coudées, ou d'environ seize pieds..... L'espace entre les parapets est artificiellement rempli jusqu'au niveau du sommet, excepté au centre, qui est garni d'un parapet entourant un espace concave, dans le centre duquel le bo-malloa a sa place[1]. » M. Sirr, parlant de ce même arbre, remarque « que des buddhistes dévots font encore de longs voyages pour rendre hommage à cet arbre, et qu'il est l'objet principal de leur vénération et adoration[2]. »

En transplantant leur doctrine dans les pays où le figuier ne peut pas croître, les buddhistes doivent avoir été contraints d'y substituer d'autres arbres; et, en Scandinavie, on peut à peine, quant à l'aspect extérieur, trouver un arbre répondant mieux au bodhidruma que le bouleau, car il a le tronc d'un blanc jaune et les feuilles luisantes. En Norvége, on rencontre encore plusieurs arbres réputés sacrés, parmi lesquels mérite particulièrement d'être mentionné un bouleau magnifique, qui se trouve sur un grand tertre à la ferme de Slinde, dans la paroisse de Sognedal, diocèse de Bergen.

Les habitants de la paroisse racontent que jamais aucun instrument aigu n'a touché cet arbre, et qu'anciennement on avait la coutume une fois chaque année, au temps de Noël, de l'arroser avec de la bière[3]. La légende rapporte qu'au dedans du grand haug sur lequel l'arbre est placé il existe douze chaudières de cuivre, l'une au dedans de l'autre; il y a aussi un trésor avec un serpent blanc qui le garde.

Près du temple de la vieille Upsala, en Suède, était, selon la tradition, un arbre sacré *toujours vert*[4]. A l'île de Gotland croissait aussi un arbre sacré qui conservait sa verdure en hiver comme en été[5].

[1] *Journ. of the R. Asiat. Soc.*, XIII, p. 166.
[2] Sirr., II, p. 293.
[3] *Urda*, I, p. 318 et suiv.
[4] Nyrup, *Wœrterbuch der nordischen Mythologie*, p. 182.
[5] Strelow, *Den gamla och korta Riimkröniken*, p. 2.

A l'île de Karmöe, près des côtes sud-ouest de la Norvége, il y a, dans la paroisse d'Augvaldsnæs, quelques restes d'un tertre auquel les habitants donnent le nom remarquable de *bu-træ-haug*, c'est-à-dire le tertre de l'arbre *bou*. C'est un nom qui est tellement semblable à celui de *bo* des Cingalais, qu'il est difficile de s'empêcher de les considérer comme identiques. Aux côtés du nord et de l'ouest du haug, qui a une circonférence d'environ trois cents pieds, il y a une enceinte quadrangulaire avec des angles arrondis et d'une circonférence d'environ neuf cents pieds; et un passage pavé de pierres, long de vingt-quatre pas, conduit de là vers l'ouest nord-ouest [1].

A l'île de Vigeröe, près des côtes de Söndmör, district du diocèse de Bergen, il y a un grand nombre de haugs, dont le plus grand porte le nom de *busk-huus haugen*, c'est-à-dire le tertre de la maison du bouleau [2], probablement pour indiquer qu'il avait existé auparavant une maison (temple) avec un bouleau tout près de là.

Quant à la situation de l'arbre sacré, nous avons en Norvége quelques haugs dont les sommets ont des cavités entourées de parapets, comme la terrasse supérieure d'Anuradjapura, à Ceylan, ce qui fait supposer qu'il y a dû y avoir des arbres sacrés.

A l'île de Stordöe, non loin de la ville de Bergen, il y a au nord de l'église un haug peu élevé sur le sommet duquel existe une cavité quadrangulaire avec des parapets dont les angles sont arrondis. Chaque côté a trente-trois à trente-quatre pieds de longueur et environ six pieds de hauteur; l'entrée est au milieu d'un des côtés [3].

[1] On trouve dans l'*Urda*, II, p. 325, une description et un dessin de ce haug avec enceinte. On pourrait objecter contre l'hypothèse de l'identité de *bo* et de *bou*, que nous avons (§ 19) dérivé le nom *Odin* de la même racine, *budh*, d'où *bodhidruma*, et *bo* tirent leur origine; mais l'adoration de l'arbre *bo* est probablement venue beaucoup plus tard dans le Nord que le nom d'Odin, et son nom ne doit pas être compté parmi les mots originaires, qui suivent les lois de transformation.

[2] Le mot *busk* signifie proprement un arbrisseau en général, mais parmi le bas peuple il s'emploie par excellence pour désigner le bouleau.

[3] *Nord. Tidsskrift for Oldkyndighed*, II, p. 276.

A la ferme de Qverner, près de Christiania, il y a un haug qui a seize à vingt pieds de hauteur, et dont le sommet a une cavité ronde entourée d'un parapet long de quatre-vingt-dix pieds, avec une entrée du côté du sud : cette direction doit avoir été choisie à dessein, car le terrain environnant est beaucoup plus élevé du côté de l'est, d'où on eût pu monter plus commodément si l'entrée y eût été faite.

Dans la paroisse de Frosten, près de la ville de Trondhjem (Drontheim), il y a un haug qui a trente-deux à trente-quatre pieds de hauteur, et dont le sommet a une cavité avec un petit tas de terre au centre [1].

Dans l'île de Gesfjordöe, dont j'ai fait mention plus haut, on a découvert un haug qui, avant sa destruction causée par les fouilles qu'on fit pour l'examiner, avait au sommet une cavité, au centre de laquelle on trouva le tronc sec d'un arbre qu'un tailleur, nommé Flor, qui faisait la fouille, prit pour un genévrier [2]. Les monuments coniques sur les cimetières de Ceylan ont également un arbre sur le sommet [3].

Le mythe du frêne, nommé *Ygdrasil*, que l'ancienne Edda [4] nous fait connaître, paraît avoir tiré son origine de l'Inde. La vue du bodhidruma ou ce qu'en ont rapporté les voyageurs doit avoir inspiré le poëte dans sa description d'Ygdrasil, quand il dit que cet arbre se répand sur tout le monde, qu'il est arrosé par les Nornes (génies de la destinée) et est toujours vert; qu'il étend ses racines vers trois puits, que près de l'un d'eux les dieux se rassemblent pour rendre justice; que dans le second le serpent Nidhögg a sa demeure, et que dans le troisième réside l'intelligence.

L'idée de l'étendue d'Ygdrasil sur tout le monde peut bien être suggérée par la vue du *ficus indica*, dont les bran-

[1] Liliegren, *Nord. Fornlemningar*, I, n° 56.

[2] Je dois ce renseignement à la bienveillance de M. le curé Dometius.

[3] Forbes, I, p. 222.

[4] L'ancienne *Edda* est une collection de poëmes norvégiens d'une haute antiquité. Le premier poëme porte le titre de *Voluspa*, c'est-à-dire la prophétie de Vala ou la prophétesse.

ches forment de nouveaux arbres aussi nombreux que le terrain le permet. A côté des temples et des arbres sacrés se trouvent souvent, comme nous le verrons plus loin, des puits ou des étangs, et dans ceux-ci, selon la légende, demeurent ordinairement des dragons[1].

XIV

LES CELLULES DES PRÊTRES ET LES TEMPLES.

A chaque tôpe était attaché un vihara, espèce de couvent, où les prêtres ou officiants religieux demeuraient ou au moins séjournaient pendant la période de leur service. Si les tôpes étaient élevés dans le voisinage de quelque rocher, ce qui est le cas ordinaire en Afghanistan, on creusait les cellules dans le roc voisin. Un grand nombre de ces cellules se trouve encore dans ces endroits. Mais, quand on éleva les tôpes sur les plaines, on construisit pour les religieux des maisons, quelquefois si spacieuses, qu'elles pouvaient contenir des centaines de moines, comme par exemple le couvent, dit le *Lohaprâsâda*, que construisit le roi Duchagamani à Anurâdjapura en Ceylan. On rapporte que ce couvent avait deux cent vingt-cinq pieds de longueur et autant de largeur et de hauteur, et était bâti sur seize cents piliers de granit, placés en carré. Ces piliers subsistent encore et servent à constater les dimensions de l'édifice qui y reposait jadis[2]. Le Foe-koue-

[1] Hiouèn Thsang, p. 128.

[2] Lassen, *Ind. Alterth.*, II, p. 421. Les indigènes appellent ces ruines Lowa Maha Paga, selon le rapport de M. Chapmann dans le *Journ. of the R. As. Soc.*, XIII, p. 164 et suiv. — M. Sirr, II, p. 293 et suiv., rapporte que ces piliers s'élèvent encore à une hauteur de onze pieds sur la terre.

ki et l'historien de Hiouèn Thsang parlent souvent de couvents contenant des milliers de religieux, et au Tibet et en Tartarie, où le buddhisme est encore professé et protégé par le gouvernement, il y a des couvents contenant, non-seulement des centaines, mais des milliers de religieux[1].

Si nous cherchons dans la Scandinavie des maisons d'une destination semblable, il sera difficile d'en constater l'existence, parce qu'elles doivent avoir été construites en bois et par conséquent détruites depuis des siècles[2]. Néanmoins nous trouvons des traces de maisons, dont la situation nous fait penser qu'elles étaient attachées à un monument sacré. L'Ous haug, dont nous avons fait mention plus haut (§ IV), est entouré d'un rang de pierres debout, et dans cette rangée il y a une ouverture au côté du nord, d'où un chemin pavé, large de dix pieds et long de cent pieds, conduit à quelques restes de fondements de deux petites maisons, chacune d'elles à un côté du chemin[3]. Il est clair que ces maisons ont été attachées de quelque manière au tertre, et probablement elles ont servi de demeure pour les religieux officiants, ou l'une d'elles peut avoir eu cette destination, tandis que l'autre a servi à déposer les images des dieux, dont la présence auprès des monuments doit avoir été aussi essentielle dans le Nord qu'en Asie, où il y a constamment, parmi les cavernes dont nous avons parlé, une caverne plus grande que les

[1] M. Prinsep, dans son ouvrage intitulé : *Tibet and Mongolia*, parle d'un grand nombre de ces couvents.

[2] L'histoire fait parfois mention de quelques temples en Norvége, dont la destination principale paraît avoir été de servir d'abri aux images des dieux, et, par conséquent, ils ne doivent pas avoir été très-grands. Si on osait tirer quelque conclusion des dimensions des temples buddhiques, ils doivent même avoir été, en effet, très-petits. M. Forbes (I, p. 213) remarque que, dans les ruines d'Anuradjapura, on voit autour de l'arbre sacré les restes de plusieurs petits temples (*several small temples*), et (vol. II, p. 109) il fait la remarque qu'on rencontre souvent à Ceylan des arbres sacrés plantés sur des élévations de deux ou trois terrasses, entourées de temples en miniature, bâtis en pierres brutes et n'ayant pas plus de deux pieds de haut, la petite coupole comprise.

[3] *Urda*, I, p. 101.

autres avec le plafond taillé en forme de coupole et les parois fournies de niches, qui annoncent que des statues y avaient été placées. Et, d'autre part, on trouve encore souvent à côté du tôpe un petit temple avec des figures de Buddha [1].

Je ne dois pas omettre de mentionner ici quelques cavernes creusées dans le roc en Norvége, cavernes dont la description peut faire supposer qu'elles on jadis servi de temples. M. l'évêque Neumann a donné, dans l'*Urda*, une série de descriptions des cavernes de roc qui sont situées dans le diocèse de Bergen [2]. Il parle entre autres d'une caverne dans la paroisse de Haram, dont le plafond s'élève en forme de cône ou de cloche, et d'une autre dans la paroisse de Stranden, dont il dit : « Sur deux parois on voit de grandes niches, qui paraissent être taillées dans le roc, pour y placer peut-être les images des dieux qu'on trouva dignes d'adoration [3]. »

Dans l'île de Seloë, diocèse de Bergen, il y a une caverne, dite la caverne de Sainte-Synneve, qui a tant de ressemblance avec les temples buddhiques, dans les rochers de Ceylan, que je ne puis pas me dispenser d'en donner la description qu'en fait M. Neumann [4]. Tout en haut du rocher au pied duquel se trouvent les ruines du couvent de Sainte-Synneve, on voit quelques grandes ouvertures horizontales qui conduisent par des directions différentes dans l'intérieur..... La hauteur décroît à mesure qu'on s'éloigne de l'entrée..... Devant cette entrée il y a deux terrasses artificielles, longues de cinquante-six pieds et larges de quarante pieds, soutenues

[1] *Ariana antiqua*, p. 58.

[2] *Urda*, I, p. 201 et suiv.

[3] Je me rappelle d'avoir, il y a longtemps, entendu un habitant des contrées septentrionales de la Norvége décrire une caverne, au milieu de laquelle il avait vu une pierre, dont peu de chose s'élevait sur le sol à cause d'une couche très-épaisse de fiente de mouton ; car, depuis des siècles, les moutons cherchent un abri dans ces cavernes contre l'intempérie de l'air. Cette pierre était arrondie au sommet, et on la considérait comme un ancien autel. C'était probablement un linga. (Voyez § 12.)

[4] *Urda*, I, p. 215-217.

par un mur haut de vingt-huit pieds. On monte vers l'entrée par un escalier de vingt-quatre degrés, bien taillés en pierres longues de quatre pieds et larges d'un pied. Cet escalier est presque recouvert du rocher qui s'avance au-dessus et qui forme ainsi une voûte, laquelle semble s'étendre à mesure qu'on monte. Près du degré supérieur il y a un mur, qui passe d'abord vers le sud, fait ensuite un angle et s'étend vers l'est jusqu'à la caverne, où on trouva le corps de sainte Synneve (d'après la légende). Ce mur paraît avoir atteint auparavant la voûte du rocher qui le domine; mais à présent la partie supérieure manque. M. Klüwer, qui visita cette caverne quelques années avant M. Neumann et qui en a aussi donné une description, dit[1] que la voûte a conservé quelques traces de peintures, et quelques petits clous de fer, qu'il suppose avoir servi à y suspendre des lampes.

Comparons à cette description celle que donne M. Sirr[2], des temples dans les rochers de Dambul, à Ceylan. Il y a, dit-il, quatre temples arrangés dans une large caverne, en partie naturelle, sur le flanc méridional du rocher, et élevée de trois cent vingt pieds au-dessus de la plaine voisine... Un portique en pierre conduit à la plate-forme devant l'entrée des temples. L'intérieur est protégé par un mur, fourni de fenêtres et de portes, et couvert par le rocher qui domine le tout... On aboutit au plus grand de ces temples, qui porte le nom de Maha-Rajah-Vihara ou temple du Grand Roi, par un passage voûté, garni de statues en pierre aux deux côtés... La hauteur du plafond décroît à mesure qu'on s'éloigne de l'entrée... Tout l'intérieur, le plafond aussi bien que les parois, est peint avec les couleurs les plus riches et les plus brillantes. Au centre du plus grand et du plus petit de ces quatre temples il y a des dagobas (idoles en forme de linga); le premier a une hauteur de vingt-cinq pieds et atteint le plafond, et le dernier a une hauteur de onze pieds.

La comparaison des cavernes de Selloë et de Ceylan me pa-

[1] *Norske Mindesmærker* (monuments norvégiens), p. 135.
[2] Sirr, II, p. 302 et suiv.

raît conduire à la supposition, que la première a originairement eu une destination semblable à celle de la dernière, qu'elle a servi au culte des païens, et que les propagateurs de la foi chrétienne ont inventé la légende de sainte Synneve pour détruire la mémoire du culte païen et pour y substituer le culte de la sainte.

XV

DES PLACES PAVÉES.

Dans les cimetières de nos ancêtres païens, c'est-à-dire parmi les groupes de leurs tombeaux, on rencontre souvent des places pavées, soit triangulaires, soit quadrangulaires, et, le plus souvent, rondes; les triangles ont rarement leurs côtés droits, mais ils sont ordinairement un peu courbés vers le centre, comme on le voit, fig. 11; leurs surfaces sont quelquefois horizontales, d'autres fois convexes, et elles ont au centre ou une cavité ou une pierre posée debout, qui a quelques pieds et qui, d'autres fois, ne s'élève que peu sur la surface. La longueur des côtés du triangle est différente; les plus longs qui me soient connus ont environ soixante-dix pieds. Des places de ce genre, pavées et triangulaires, se trouvent à l'île de Qvamsoe, dans les paroisses de Norddalen et en Aurland, diocèse de Bergen, à l'île de Karmöe et à Kro, en Ryfylke, diocèse de Christiansand, et ailleurs[1].

Les places qui ont la forme ronde sont si communes, qu'il est superflu d'en citer des exemples; elles sont quelquefois

[1] *Urda*, II, p. 132, 139, 195, 196, 205, 225; III, p. 51, 97. Plusieurs places semblables en Suède sont mentionnées et dessinées dans *Nord. Fornlemn.*, de Liliegren et Brunius.

entourées d'une rangée de pierres posées verticalement, et il y en a qui ont une plus haute pierre au centre.

En explorant plusieurs de ces places, on a découvert sous le pavé un petit nombre d'urnes remplies de cendres et d'ossements[1]; ce qui prouve qu'elles ont servi de sépultures. Mais généralement on n'a pas trouvé autre chose sous le pavé. Dans ce cas, la destination du pavé a fait naître des hypothèses, dont quelques-unes sont assez probables, mais ne reposent pas sur des arguments bien forts. Ainsi on les a considérées comme des lieux de sacrifice ou de duels. On a peut-être aussi, de cette manière, voulu conserver le souvenir de quelque action mémorable, ou de la présence de quelque personne remarquable[2].

Je hasarderai d'ajouter une hypothèse à celles qu'on a déjà faites, comme nous l'avons mentionné : ce fut Odin qui introduisit l'usage de brûler les morts et ordonna d'élever de grands haugs ou tertres sur les cendres des hommes les plus importants, mais de jeter les cendres des autres dans l'eau ou de les enterrer. Pour mettre le feu en état de consumer entièrement le bûcher, il fallait l'ériger sur un endroit sec; et, pour obtenir des places qui fussent sèches dans toutes les saisons de l'année, il est vraisemblable qu'on les ait pavées. Je pense donc que les places dont nous parlons étaient destinées à recevoir les bûchers pour les morts; ce qu'on peut conclure aussi des charbons qu'on a découverts sur un grand nombre de ces places[3].

La présence de plusieurs de ces endroits sur le même cimetière peut s'expliquer par la nécessité, pour une commune, d'en avoir plus d'une, puisqu'on eût, sans cela, été très-embarrassé quand plusieurs personnes seraient mortes en même temps, surtout si l'on suivait la coutume, que les

[1] Holmberg, *l. c.*, III, p. 228.

[2] En Ceylan, on a érigé une grande pierre de granit et on l'a entourée d'un cercle de piliers pour signaler la place où le roi Duchtagamani fut placé lorsqu'il était venu pour regarder un grand dagoba qu'il avait fait construire. (Forbes, I, 223.)

[3] Liliegren et Brunius, *Nord. Fornlemn.*, I, n. XXVI.

buddhistes de Ceylan observent, de laisser sur la place, plusieurs jours sans y toucher[1], les cendres des corps morts consumés par le feu. On peut aussi penser que de petites réunions de familles avaient lieu sur ces places.

Quant à ce qui regarde la forme des places dont il s'agit, il ne serait pas nécessaire d'y chercher des prototypes lointains, si toutes ces places eussent été rondes, puisque c'est la forme la plus naturelle; mais ce n'est pas le cas pour les places triangulaires; cette forme doit nécessairement être choisie par quelque raison particulière. Pour la trouver, nous nous tournerons de nouveau vers l'Orient, où le triangle figure sur des objets sacrés comme un signe mystique et vénéré. M. Ravenshaw[2] donne la description et les dessins de quelques petits autels de poche (pocket-altars) qui sont en usage chez les Hindous. Ils sont de cristal taillé et en forme d'une coupole sur une plinthe quadrangulaire, ce qui est la forme primitive du tôpe. Sur le sommet de la coupole est toujours gravé un triangle, quelquefois environné d'un cercle, qui, à son tour, est entouré de deux triangles placés l'un sur l'autre, de manière à former une étoile à six rayons; d'autres fois, le sommet présente six triangles concentriques de différentes grandeurs, avec les côtés parallèles, comme on le voit

[1] Les Cingalais ne brûlent que les corps des hommes de quelque importance (les autres sont enterrés). Lorsque le corps est brûlé, les assistants se retirent, après avoir entouré la place d'un cercle de branches de cocotier; et ils ne retournent qu'après sept jours pour rassembler les cendres et les enterrer dans cette même place, ou les mettre dans une urne, qu'on emporte pour la déposer près d'un temple ou dans un endroit de la terre que possédait le défunt. (Voy. Sirr, II, p. 196.) Il paraît au reste y avoir quelque analogie entre l'usage des branches d'un arbre portant des noix (de coco) à Ceylan et l'usage des branches du noisetier en Scandinavie pour en entourer une place sacrée.

Toutes ces places avaient au centre quelques pierres formant un foyer, et celles qui étaient grandes avaient encore autour du foyer central quatre autres foyers à quelque distance de celui-là. Pour s'expliquer cette différence, on peut penser qu'on allumait les petits bûchers au milieu, et les grands en plusieurs endroits au même instant, comme le font les Brahmanes. (Voy. *Zeitschr. der deutsch. morgenl. Gesellschaft*, VII, appendice, p. v et suiv.)

[2] *Journ. of the R. Asiat. Soc.*, XIII, p. 11 et suiv.

fig. 12. M. Ravenshaw, ayant fait des recherches sur la signification de ces symboles, reçut pour toute réponse, d'un brahmane, que les deux triangles, formant une étoile, sont les emblèmes du linga et du yoni, du bija et du bhag, c'est-à-dire des principes mâle et femelle de la nature[1]. Ils ont, par conséquent, quelque rapport à la phallolâtrie.

Quoique le choix de la place du brûlement ne dût avoir aucune importance, puisqu'on jetait les cendres des défunts dans l'eau, toutefois les places dont il est ici question se trouvent dans les cimetières, comme chez les bouddhistes du Nepaul, qui aiment à brûler leurs morts près d'un assemblage de petits temples, et jettent ensuite leurs cendres dans une rivière[2].

Quant au pavé des places de brûlement, je n'y ai trouvé aucune analogie dans l'Inde, si ce n'est une place, que M. Nicholson découvrit parmi les ruines de l'ancienne ville de Balabhipura, dans le territoire de Gakwar (péninsule de Surate), et dont il a donné un dessin que je reproduis, fig. 13. C'est une place ronde, enfoncée d'environ vingt pouces dans la terre, ayant quinze pieds de diamètre. Elle est entourée d'un mur de briques, qui ne s'élève pas sur le sol environnant; elle est pavée avec des briques et au centre se trouve une grande pierre, dont le sommet hémisphérique surmonte le pavé[3]. M. Nicholson ne put obtenir aucun renseignement sur l'usage de cette place; mais il émet l'opinion qu'elle sert à quelques cérémonies religieuses. M. Nicholson découvrit dans les environs le grand linga, dont nous avons donné un dessin, fig. 8. Cette place a peut-être servi ou sert encore au brûlement des morts, et l'enfoncement se rapporte à l'usage des brahmanes, qui creusent la terre pour former une place con-

[1] Parmi les monogrammes mystiques qui se trouvent sur les monnaies buddhiques, sont aussi des triangles. A la dernière planche de l'*Ariana antiqua*, nous trouvons la collection de ces monogrammes, et, sous les nos 9 et 143, des triangles et encore plusieurs triangles faisant partie d'autres monogrammes.

[2] Egerton, I, p. 196-97.

[3] *Journ. of the R. As. Soc.*, XIII, p. 146-47.

venable au bûcher pour les morts[1]. Une excavation semblable à celle dont nous venons de parler se trouve parmi les ruines de l'ancienne ville royale, de Pollanarua à Ceylan. Elle est aussi ronde et pavée, avec une pierre ronde surmontant le pavé, au centre, et elle est entourée d'un mur. Son diamètre n'est pas indiqué, mais sa profondeur est de six pieds. M. Sirr, qui en donne la description, pense que c'était là que le roi prenait son bain, ce qui ne peut être qu'une hypothèse[2].

XVI

LES DRAGONS

Les dragons ou des serpents imaginaires, ayant des membres de divers autres animaux ou même de l'homme, jouent un grand rôle dans la mythologie et l'art d'ornementation des anciens Scandinaves. On les voit sur leurs bractéates d'or et sur divers ornements en or et en argent[3]. Même après l'introduction de la foi chrétienne, les sculpteurs transportaient les dragons sur les meubles et sur un grand nombre de pierres sépulcrales[4]; et les parois et les portes de nos anciennes églises n'ont pas d'ornements plus ordinaires que des dragons entrelacés[5].

[1] *Zeitschr. der deutschen morgenl. Gesellschaft*, IX, p. IV–V.

[2] Sirr, II, p. 329; Forbes, I, p. 419.

[3] *Beskrivelse over Mynter og Medailler i den kongelige Saml.*, I cl., pl. I et II; *Urda*, I, pl. IX, n. 15; mon Mémoire : *Descriptio ornamentorum*, etc., *in parochia Eger repertorum*, pl. II, fig. 23, 25, 26, 27; Worsaae, *Afbildninger*, etc., n[os] 322, 327, 228, 368, etc. Nous avons donné le dessin sur notre planche, fig. 14, d'après *Beskrivelse*, etc., pl. II, fig. 20.

[4] Göransen, Bautil, Worm, *Antiquitates*, *Annaler for nord. Oldkyndighed*, etc.

[5] Voyez l'ouvrage de M. Dahl, sur les *Anciennes constructions en bois*

Le serpent n'occupant pas une place remarquable parmi les animaux de la Scandinavie, il serait difficile d'expliquer le grand rôle qu'il joue dans les monuments si on ne supposait un emprunt de quelque pays où le serpent attire une grande attention, comme c'est le cas dans l'Inde qui abonde en serpents dangereux par leur venin, leur force et leur grandeur. Par conséquent les anciennes légendes de l'Inde sont remplies de récits de dragons doués de qualités extraordinaires. Ils parlent, ils raisonnent, ils ont leurs princes et leurs princesses, ils font des miracles, ils s'unissent en mariage avec les hommes, etc., etc. Le biographe de Hiouèn Thsang fait souvent mention d'étangs peuplés de dragons, près des tôpes ; et ces dragons sont si pieux, que, s'étant métamorphosés en hommes, ils font respectueusement le tour du tôpe ou stûpa. Le même biographe nous apprend que les buddhistes figuraient des dragons en sculpture ; il mentionne par exemple un couvent à Patalispûtra, où se trouvaient des pavillons qui [1] avaient des piliers ornés de dragons [2]. Parmi les ruines d'autres villes buddhiques, on a encore de nos jours trouvé des sculptures représentant des serpents et des lézards [3]. Dans la cellule d'un dagoba, ouvert en 1820, près de Colombo en Ceylan, on trouva parmi les articles ordinaires des images d'argile du serpent renommé Cobra di Capello [4]. Le même goût pour les sculptures en bois, formant des figures entrelacées, qui était en vogue en Norvége au moyen âge, se fait encore voir dans le royaume buddhique du Nepaul ; on y trouve à Kathmandu, la capitale, à l'extrémité d'un pont, une porte sur laquelle est placée une espèce d'écu d'armes supporté par deux serpents [5].

de la Norvége, et les planches qu'a publiées la Société pour la conservation des monuments antiques de la Norvége.

[1] Hiouèn Thsang, p. 128.

[2] Hiouèn Thsang, p. 151.

[3] Sirr, II, p. 332 ; Ritter, *die Stupa's,* p. 210 ; Forbes, I, p. 415, 416.

[4] *Ib.*, p. 90-91.

[5] Egerton, I, p. 189-190.

XVII

LES MANIS OU MONCEAUX ALLONGÉS

Il existe en Scandinavie un grand nombre de monuments qui ont la même forme et les mêmes dimensions qu'un nombre très-considérable de monuments pareils en Tibet. M. Thomson donne de ces derniers la description suivante [1] : « A côté du chemin par lequel nous nous approchâmes de la ville (Leh, capitale du Ladack, province de Tibet), il y a une très-longue construction de l'espèce qu'on nomme *Mani*, longue de plus d'un demi-mille (anglais). Elle consiste en deux murs parallèles, construits à la distance de douze à quinze pieds l'un de l'autre, et ayant une hauteur de près de six pieds. L'espace entre les murs est rempli de pierres et de terre, et le tout est recouvert d'une toiture penchant du milieu vers les deux côtés. Sur la toiture sont placées de grandes tablettes de pierre, couvertes chacune de lettres tibétaines, ou plus rarement d'un dessin grossier représentant un temple. On lit sur ces tablettes (je crois sans exception) la prière mystique des buddhistes de laquelle un mot a servi de nom à ces constructions remarquables et à ce qu'il paraît inutiles. Le mani paraît être un objet des plus importants appartenant à un village tibétain ; on en voit quelquefois même dans des régions désertes, d'où on peut conclure que le travail qui a été employé à leur construction doit avoir été immense, puisque quelques-uns des plus grands contiennent plusieurs millions de répétitions des mots : *Om mani padmehom* [2]. Dans les villages peu consi-

[1] *Himalaya and Tibet*. London, 1852, in-8, p. 185.
[2] Sur cette formule, voyez *Nouv. Journ. asiat.*, t. XV, p. 185 et suiv.;

dérables, elles ont souvent de petites dimensions, quelquefois vingt ou trente pieds seulement de longueur et trois pieds de hauteur. Les voyageurs ont souvent eu l'occasion d'observer que les Tibétains, lorsqu'ils arrivent auprès des manis, passent toujours à gauche afin que le monument soit à leur droite, convaincus qu'il est irrégulier et même dangereux d'agir autrement. Les personnes qui se rencontrent près de ces monuments passent par conséquent chacun de son côté. »
En comparant les manis de Tibet avec les monuments semblables de la Norvége, on est frappé de rencontrer non-seulement la même forme, mais aussi les mêmes dimensions. De quarante pièces dont on lit des notices dans le journal l'*Urda*, plus de la moitié a tout au juste la longueur, qui est ordinaire au Tibet, de douze à quinze pieds, et ceux dont la hauteur est indiquée sont hauts de trois à six pieds [1]. Leur longueur est

Journ. asiat., IV[e] sér., t. IX, p. 46 et suiv.; *Mém. de l'Acad. de Saint-Pétersbourg*, t. I, p. 112 et suiv. Ce sont probablement des dalles de la même sorte dont on se sert à Ceylan pour offrandes et dont M. Egerton (I, p. 75) s'exprime ainsi : « A slab of stone with what I take to be an ancient Cingalese inscription. »

[1] *Urda*, I, p. 135, 151, 152, 155; II, p. 13, 20, 25, 132, 151, 194, 201; III, p. 41 et suiv.

Pour donner une idée d'un ancien cimetière de la Norvége, j'ai représenté n. 15, une partie d'une carte qui se trouve dans l'*Urda*, II, pl. VIII, et qui a été dressée en 1858. C'est une partie de la côte de l'île Karmöe, non loin de la ville de Stavanger. La longueur de la côte sur mon dessin est de 1200 à 1300 pieds, appartenant à la ferme d'Alvestad, paroisse de Skudesnœs, près de Boknesund (détroit de Bokne). Nous voyons ici un assemblage des différents monuments dont nous avons parlé dans ce mémoire. Les lettres *a*, *b*, *c*, *d*, *e* et *f* indiquent des haugs ronds; *h*, *i*, *t* et *v*, des tas longs; *k*, des places pavées rondes; *g*, *s*, deux places pavées triangulaires. Il serait très-intéressant de pouvoir comparer cette place sacrée du Nord avec une pareille du Nepaul ou du Tibet, ou de découvrir des réunions de monuments semblables. Lloyd et Gérard (II, p. 87 et 120) parlent de milliers de *manis* et de *chostins* et d'un grand nombre de tas de pierres sacrées. En Afghanistan, où l'attention de MM. Masson et Honigberger paraît avoir exclusivement été occupée par les tôpes, un observateur futur découvrira peut-être des traces de tas longs, de places pavées, etc , si son attention était attirée sur la possibilité de l'existence de monuments de ce genre dans le voisinage des tôpes ou des tombeaux.

très-variée en Norvége, comme au Tibet; il y en a qui ont à peine trente pieds de longueur, tandis que d'autres s'étendent jusqu'à deux cents pieds. Quant à leur hauteur, elle est rarement indiquée parce que la partie supérieure a beaucoup souffert pendant les siècles durant lesquels les monuments ont été négligés. Les murs des côtés sont pour la plupart détruits, et les tablettes des toits, si jamais il y en a eu, ont disparu, suite naturelle du zèle des chrétiens si les tablettes contenaient des inscriptions païennes.

Les constructions dont il s'agit se trouvent généralement parmi les tertres ronds dont nous avons parlé plus haut et ont servi de tombeaux, ce qu'on conclut des charbons et des ossements qu'on y a découverts. M. Thomson n'a pu se procurer aucun renseignement sur les monuments semblables du Tibet. Mais la circonstance que de tels monuments se trouvent près de chaque ville et de chaque village paraît justifier la supposition qu'ils sont les cimetières des habitants. On a vu en effet ci-dessus que le plus long est près de la capitale [1].

[1] En Danemark, on a examiné quelques monuments semblables, et on y a trouvé des squelettes avec des armes et des instruments, fabriqués de silex, d'où M. Worsaae tire la conclusion, qu'ils sont plus anciens que la race qui habite de nos jours le pays. (*Annaler for nord. Oldkyndighed.* 1854–1855, p. 193 et suiv.) Si cette supposition est juste, il sera difficile d'attribuer ces constructions aux buddhistes. Mais, dans celles de la Norvége, on a trouvé des fragments d'instruments de fer; et leur existence au Tibet, et la vénération avec laquelle on les y regarde, témoigne au moins que les buddhistes leur attribuaient un certain degré de sainteté, et que ces constructions appartiennent à leur système de croyance religieuse. Dans le *Journal de la Société royale asiatique de la Grande-Bretagne*, t. XIII, p. 90 et suiv., M. Newbold a donné la description de quelques cimetières anciens des contrées méridionales de l'Inde, qui présentent des ressemblances remarquables avec les tertres de la Scandinavie. On y trouve des assemblages de tertres, construits comme ceux de la Scandinavie, de pierres brutes et de terre, renfermant des cellules des mêmes dimensions et proportions que celles-là, et contenant, outre des cendres et des ossements, des pointes de lances et des épées, articles qui sont très-communs dans les haugs de la Norvége. Ils sont, en outre, entourés d'une ou de deux rangées circulaires de pierres placées verticalement. Ces cimetières se distinguent encore parce qu'un grand nombre des cellules où les restes des morts reposent, sont placées à découvert sans au-

XVIII

LES ASES

Si finalement nous consultons l'histoire, nous aurons de nouveaux témoignages sur la naissance de l'odinisme dans le sein du buddhisme.

Le père de l'histoire de la Norvége, Snorro-Sturlason, après avoir indiqué Tanaqvisl (le Tanaïs ou le Don) comme frontière entre l'Europe et l'Asie, poursuit en ces termes :

« Le pays à l'est de Tanaqvisl s'appelait *Asaland* (le pays des Ases) ou *Asaheim* (la patrie des Ases), et le bourg principal du pays était nommé *Asgard* (le bourg des Ases). Il y avait dans ce bourg un chef du nom d'*Odin*, et le bourg était un lieu de grandes offrandes[1]. »

Et peu après il dit : « Du N. E. vers le S. O., il passe une grande chaîne de montagnes qui sépare le grand Svithiod d'autres royaumes. Du côté méridional des montagnes on n'a pas une longue distance à parcourir pour arriver au pays des Turcs, où Odin avait de grandes possessions[2]. » La grande chaîne de montagnes qu'il mentionne est le Caucase, car il avait dit précédemment que Svithiod était situé au nord de la mer Noire. Et par le pays des Turcs il indique évidemment le

cune trace d'un tertre qui puisse les avoir couverts, circonstance que nous retrouvons en Norvége, dans l'île nommée Gesfjordöe, mentionnée plus haut. M. Dometius, curé de la paroisse de Nœsne, voisine de Cattiel, vient de me faire savoir qu'un tailleur avait découvert dans cette île un grand nombre de tombeaux, dont quelques-uns ne consistent qu'en des cellules construites en pierres, sans aucune trace de tertre qui puisse les avoir recouverts.

[1] Ynglinga-Saga, chap. II.

[2] *Ibid.*, chap. V.

pays qui porte aujourd'hui le nom de Turkestân, car il dit ensuite qu'Odin, en quittant sa patrie avec sa suite, alla d'abord vers l'ouest pour arriver à Gardarike (la Russie).

Ayant ainsi démontré que Snorro place la patrie des Ases dans le Turkestân, nous allons voir que des écrivains chinois, grecs et latins parlent d'un peuple ou d'une race d'Ases dans les mêmes régions. Un auteur chinois rapporte qu'au deuxième siècle avant Jésus-Christ il arriva à Lo-Jang, capitale de la Chine, un Chaman[1] du peuple des Ases qui habitaient les bords du fleuve Oxus, et qu'il traduisit les livres saints qu'il apporta, ce qui donna occasion à la conversion de beaucoup de monde au buddhisme[2]. Strabon[3] rapporte que, parmi les peuplades qui, venant d'au delà du Jaxartes, envahirent la Bactriane et l'arrachèrent au pouvoir des successeurs grecs d'Alexandre, une des plus distinguées, c'étaient les Ἄσιοι. Trogus Pompeius fait mention du même événement en ces termes :

« Sarancæ et *Asiani* Bactra occupavere » et dans un autre endroit il nomme « reges Tocharorum *Asiani*[4], expression qui conduit M. Lassen à émettre l'opinion, que les Asii ou Asiani n'étaient pas un peuple, mais plutôt une race distinguée, de laquelle les rois des Tochares tiraient leur origine[5]. Cette hypothèse acquiert de la vraisemblance si nous supposons que c'est le même nom qui se lit sur les monnaies avec la légende : ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΖΟΥ. Un grand nombre de ces monnaies a été découvert dans les tôpes, et une masse beaucoup plus considérable que d'aucune autre espèce a été trouvée autre part, particulièrement au nord et à l'est de Pechawer. Il est aussi à remarquer que les monnaies d'Azes présentent une bien plus grande variété de types que celles d'aucun autre des souverains dont les monnaies ont

[1] *Chaman*, ou mieux *Çramana*, « ascète qui dompte ses sens, » est un terme qui désigne un religieux buddhique.

[2] *Zeitschr. f. d. K. d. Morgenl.*, III, p. 121-123.

[3] Strabo, l. XI, 8, 2 (p. 511).

[4] Trog. Pomp., XLI, XLII.

[5] *Indisch. Alterthumskunde*, II, p. 360.

été trouvées dans les tôpes, à raison de quoi M. Wilson suppose qu'elles ne doivent pas être attribuées à un roi seul, mais à Azes et à plusieurs de ses successeurs, qui ont régné au premier siècle avant Jésus-Christ et plus tard[1]. L'hypothèse de M. Lassen est aussi soutenue par Jornandes qui dit : « Gothi *proceres* suos *anses* i. e. semideos vocavere. » Or le mot *ans* de la langue gothique est identique avec *ás* de la langue ancienne de la Norvége[2].

C'est probablement la même dynastie dont les annales chinoises font mention, quand elles rapportent qu'au premier siècle après Jésus-Christ le prince de Kuei-Chuang conquit tout le pays des *Amszu's* autour du Kabul, Kandahar et Kophen[3]. Les mêmes annales parlent, dans un autre endroit, d'un peuple ou d'une dynastie d'*Amsi* en Soghdiane au premier siècle avant Jésus-Christ[4].

J'espère maintenant avoir produit des arguments satisfaisants pour prouver que l'Asaland de Snorro est identique avec le pays des Ases, dont nous venons de parler. Nous devons actuellement démontrer que le buddhisme était répandu dans ces contrées au moins deux siècles avant Jésus-Christ, et qu'il continuait à y être professé plusieurs siècles après cette époque.

Le premier souverain puissant qui embrassa le buddhisme fut le roi de l'Inde Açoka, qui régnait dans le troisième siècle avant Jésus-Christ, et, en souvenir de cet événement, il fit ériger des piliers et de grands blocs de pierre avec des inscrip-

[1] *Ariana ant.*, p. 320 et suiv. Il faut, du reste, avouer que la lettre ζ du nom Αζης répondrait plutôt à la lettre *j* qu'à *s* de l'indien : mais, dans ces contrées, l'emploi organique des lettres grecques peut bien avoir été négligé.

[2] Quand la voyelle *a* reçoit l'accent aigu (*á*), dans la langue norvégienne, elle se prononce comme *au* ou *ao*, et répond souvent à la syllabe *an*, dans les langues congénères; par exemple : sanscrit, *hansa;* allem., *gans;* norv., *gás*, oie. Le norv. *ás* et le goth. *ans* dérivent sans doute du sanscrit, *ançu*, rayon, lumière, splendeur, d'où *ansi* ou *asi* a dû signifier *splendide*, épithète assez convenable d'une famille distinguée.

[3] *Foe koue ki*, n. 9, p. 83.

[4] Ab. Rémusat. *Nouv. Mélanges*, t. I, p. 175.

tions mentionnant l'adoption de cette religion. Un de ces blocs a été découvert dans le Kabulistân [1]. Ce monarque expédia même des envoyés chez les rois grecs de Syrie et d'Égypte, pour obtenir la permission de faire prêcher le buddhisme dans leurs États.

Les annales chinoises rapportent qu'au deuxième siècle avant notre ère le général chinois Hukiuping, qui porta la guerre contre les Hiungnu's, rencontra chez le roi du pays d'Hiu-thia, à l'ouest des montagnes d'Yarkend, une statue dorée à laquelle on fit des offrandes [2], et les commentateurs de l'historiographe chinois Pan-ku déclarent que cette statue était celle de Buddha [3]. J'ai déjà ci-dessus cité, d'après les mêmes annales, qu'au deuxième siècle avant Jésus-Christ un religieux buddhique arriva des bords du fleuve Oxus à la Chine, et y convertit beaucoup de monde.

Vers la fin du quatrième siècle, le pèlerin chinois Fa-Hian alla vers l'ouest avec quelques compagnons de son pays, pour *chercher les préceptes de la loi*, comme s'exprime son historiographe, c'est-à-dire pour apprendre les préceptes de Buddha dans les pays où ils avaient été prêchés dès le commencement. Dans son voyage il arriva à la ville de Khoten où il trouva le buddhisme professé avec zèle; il y avait là un grand nombre de couvents spacieux et magnifiques, dont quelques-uns contenaient des milliers de religieux; on y possédait des images précieuses de Buddha, qu'on promenait dans des processions nombreuses, auxquelles le roi même prenait part [4]. En quittant Khoten, il poursuivit son voyage vers l'ouest et traversa les contrées où nous avons vu les Ases habiter, et il rencontra partout des coreligionnaires.

Un autre pèlerin buddhique de la Chine, Hiouèn-Thsang, fit, au septième siècle, un voyage semblable, dans le même but

[1] Lassen, *Ind. Alterth.*, II, p. 215 et suiv.

[2] *Ib.*, II, p. 54.

[3] *Journal des Savants*, 1854, mai, p. 280.

[4] *Foe koue ki*. Histoire de la ville de Khoten..., traduite du chinois par M. Abel Rémusat Paris, 1820.

que Fa-Hian, c'est-à-dire pour étudier la doctrine de Buddha dans les contrées où il l'avait prêchée lui-même. Il passa par toute la haute Asie jusqu'à Bamian, située dans une vallée parmi les montagnes au nord de Kabulistân, et il y trouva un grand foyer du buddhisme.

On peut se faire une idée du grand renom des buddhistes dans ces contrées en apprenant que les rois de Hlassa en Tibet, au septième siècle, envoyèrent chercher des architectes de la vallée du Kabul pour construire des temples buddhiques [1]. Nous voyons donc, que le buddhisme régnait dans ces contrées avant la période où Odin doit avoir quitté sa patrie pour aller chez les ancêtres des Scandinaves, et les tôpes attestent la profession continuée du buddhisme pendant plusieurs siècles.

La vraie situation d'*Asgárd* sera sans doute inconnue aussi longtemps qu'on ne saura pas au juste l'époque de l'émigration d'Odin. Il me semble qu'il est probable que le nom d'Asgárd est identique avec *Asagarta*, dans les inscriptions de Bisóutoün (Bagistana), laquelle, dans l'énumération des provinces qui appartenaient à la monarchie de Darius, est nommée immédiatement avant Parthia. M. Lassen pense qu'on doit chercher Asargarta à l'ouest de Parthia. Si au contraire elle était située à l'est de ce pays, sa situation s'accorderait assez bien avec les contrées où nous avons rencontré les Ases... Asgárd peut être le nom oriental, un peu altéré pour se conformer aux règles de la langue norvégienne. Les mots *gard*, *guer*, *kart*, *kert* se rencontrent dans plusieurs langues ariennes, avec la même signification que *gárd* dans la norvégienne, par exemple en persan, Darabguerd, la ville de Darius.

[1] Sanang Seetsen, *Geschichte der Ost-Mongolen*, von J. Schmidt, Saint-Pétersbourg, 1829; Abschn. II, *Tibetische Geschichte*, p. 41.

XIX

ODIN

Quelques auteurs ont émis l'opinion que le nom d'Odin est identique avec celui de Buddha; d'autres ont rejeté cette hypothèse; mais les arguments pour et contre ont été trop faibles pour déterminer une conviction. J'espère que mon mémoire, qui met en relief tant de points de ressemblance entre les institutions des buddhistes de l'Asie et celles des adorateurs d'Odin en Scandinavie, pourra rendre plus admissible la supposition que le nom d'Odin est une modification de celui de Buddha. Les buddhistes parlent de plusieurs Buddhas; mais celui auquel ils prennent le plus d'intérêt, c'est le dernier, dont le nom primitif était *Siddharta*, prince royal de naissance, nommé *Çakyamuni* (le religieux de la famille Çakya), puisqu'il était issu de la famille distinguée des Çakyas, et *Gautama*, comme appartenant à la grande race *Gotama*. Il préféra à la royauté la vie errante des religieux mendiants pour prêcher la morale et réformer les doctrines fausses des brahmanes. Après de longues méditations il devint *Buddha* (connaissance, intelligence), rassembla beaucoup de disciples et continua sa tâche avec succès jusqu'à sa mort en l'année 543 avant notre ère[1]. Ses disciples propagèrent avec zèle sa doctrine, et déjà au premier synode de leurs plus illustres docteurs, en l'année 433 avant notre ère[2] on prit la résolution d'envoyer des missionnaires hors de l'Inde, dans les pays

[1] Cette année est indiquée dans les *Annales des Cingalais*, que les auteurs les plus dignes de foi préfèrent aux *Annales des Chinois et des Tibétains*, qui le font vivre plus de mille ans avant notre ère.

[2] Lassen, *Ind. Alterth.*, II, p. 63.

circonvoisins, et cette résolution fut prise de nouveau au second synode, qui eut lieu en l'année 246 avant notre ère[1]. Nous avons vu que leurs efforts furent couronnés de succès, et que le buddhisme était déjà établi, dans la Transoxane et dans la haute Asie au deuxième siècle avant notre ère. On peut supposer que les missions ne se bornaient pas là, mais qu'elles furent poussées plus loin par la Perse vers le Caucase et de là chez les ancêtres des Scandinaves, pendant leur séjour dans les contrées méridionales de la Russie actuelle[2], et, les relations une fois établies, il est vraisemblable qu'elles furent continuées, et que des docteurs buddhistes visitèrent ensuite la Scandinavie. Il est à présumer que les plus illustres de ces missionnaires ont été appelés, sinon Buddha, au moins de quelque épithète dérivée de la même racine sanscrite, *budh*, connaître, comprendre, par exemple *bodhin*[3], *bodhi* (savant, intelligent) ou *bodhân*, *bodhant*, participe présent du verbe; et de cette appellation les Scandinaves peuvent avoir formé *Odin* et les Allemands *Wodan*. La transition de la lettre *b* en *v* s'opère déjà dans la langue sanscrite elle-même; et dans le bengali et l'hindoustani qui en dérivent la différence entre ces deux consonnes a disparu. L'omission de la première lettre dans le nom d'Odin est conforme aux règles de la langue ancienne de la Norvége, où *v* disparaît souvent devant les voyelles labiales (*o* et *u*). L'appellation allemande *Wodan*, s'accorde mieux avec le nominatif masculin du participe présent *bodhân*, et cet accord devient encore plus frappant en considérant que, dans une glose de l'ouvrage de Jonas de Bob-

[1] Lassen, *Ind. Alterth.*, II, p. 229.

[2] M. le professeur R. Keyser a démontré que les ancêtres des Scandinaves, au troisième siècle avant notre ère, avaient leur demeure dans les contrées orientales et méridionales de la Russie actuelle. Voyez son mémoire : *Om Nordmændenes Herkomst og Folke-Slægtskab*, dans le recueil : *Samlinger til det norske Folks Sprog og Historie* (Collection de mémoires sur la langue et l'histoire du peuple norvégien), t. VI.

[3] La forme *bodhin* entre au moins dans l'appellation de l'arbre sacré, qui est quelquefois nommé *bodhin-wahanoa;* Ritter, *die Stûpa's*, p. 161; Forbes, I, p. 213.

bio, ce mot est écrit *Vuotant*[1], répondant ainsi à la forme des cas forts du participe présent de budh, *bodhant*. L'hypothèse de l'identité du nom d'Odin avec Buddha ou avec quelque mot dérivé de la même racine est aussi prouvée par le nom du mercredi, qui, en Scandinavie, porte le nom de *Onsdag*, contracté pour *Odin's-Dag*, « jour d'Odin, » comme en sanscrit : *budhavâra*, le tour de Buddha, et en hindoustani, *budh-bâr*.

On objectera peut-être à cette identification que, dans les annales de la Norvége, Odin se présente comme guerrier, et non comme prédicateur, et que la vie guerrière des adorateurs d'Odin s'accorde peu avec la doctrine douce et pacifique des buddhistes. Mais nous avons vu l'épée jointe si souvent à la religion, qu'une telle alliance dans les premiers temps du buddhisme ne doit pas étonner; et, d'un autre côté, il faut se souvenir que la religion buddhique a sa doctrine ésotérique aussi bien qu'exotérique, et que, selon les annales chinoises, les peuples du Nord ont seulement accepté la dernière, c'est à-dire la morale et la mythologie, comme étant plus convenable à leur vie nomade et leurs inclinations belliqueuses[2]. La circonstance enfin que, non-seulement Odin lui-même, mais aussi quelques-uns des autres Ases ont été élevés au rang des dieux, justifie la supposition que je fais, qu'ils ont joui d'une vénération religieuse pendant leur vie. Odin a probablement, comme Buddha, été placé au fur et à mesure, d'abord parmi les dieux inférieurs, ensuite parmi les dieux supérieurs,

[1] Grimm, *Deutsch. Mythologie*, 2te Ausg., p. 120. On a proposé plusieurs conjectures sur la dérivation du nom d'Odin ou Wodan; par exemple, du gothiq. *wods*, norvég. *ódr*, enragé, ou, comme le fait M. Grimm, du vieux allem. *watan*, norvég. *vada*, aller promener.

[2] *Foe koue ki*, p. 12. Le biographe de Hiouèn-Thsang parle aussi plus d'une fois de buddhistes belliqueux; par exemple, p. 278, où, après avoir dit que les habitants de Khoten professent un grand respect pour la loi de Buddha, il ajoute : « Le roi est brave, prudent, *belliqueux* et plein de déférence et d'affection pour les hommes vertueux. » Et à la p. 382 il est dit du roi de Ho-Tan (Khoten) : « Le roi est très-belliqueux et témoigne un profond respect pour la loi de Buddha. »

jusqu'à ce qu'il ait été reconnu pour leur chef. Ce qui prouve évidemment qu'il fut un temps où Odin n'avait pas encore atteint le rang suprême, c'est ce que dit et remarque Adam de Brême, à savoir que dans le temple, à Upsal, l'image de Thor occupait la place d'honneur entre Odin et Frey [1].

[1] Grimm, *Deutsche Mythologie*, 2te Ausg., p. 146.

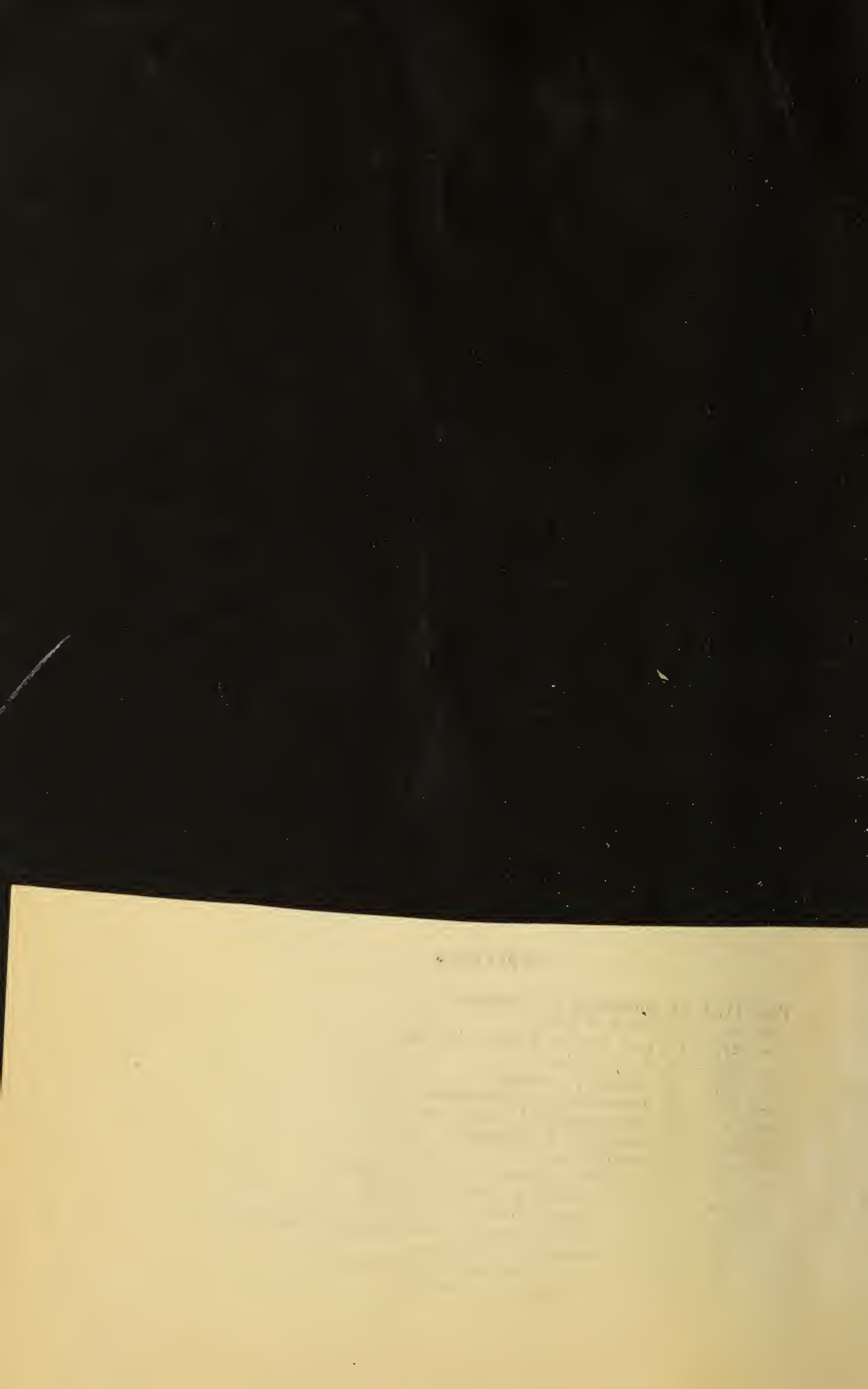
FIN.

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE

SUPPLÉMENT.

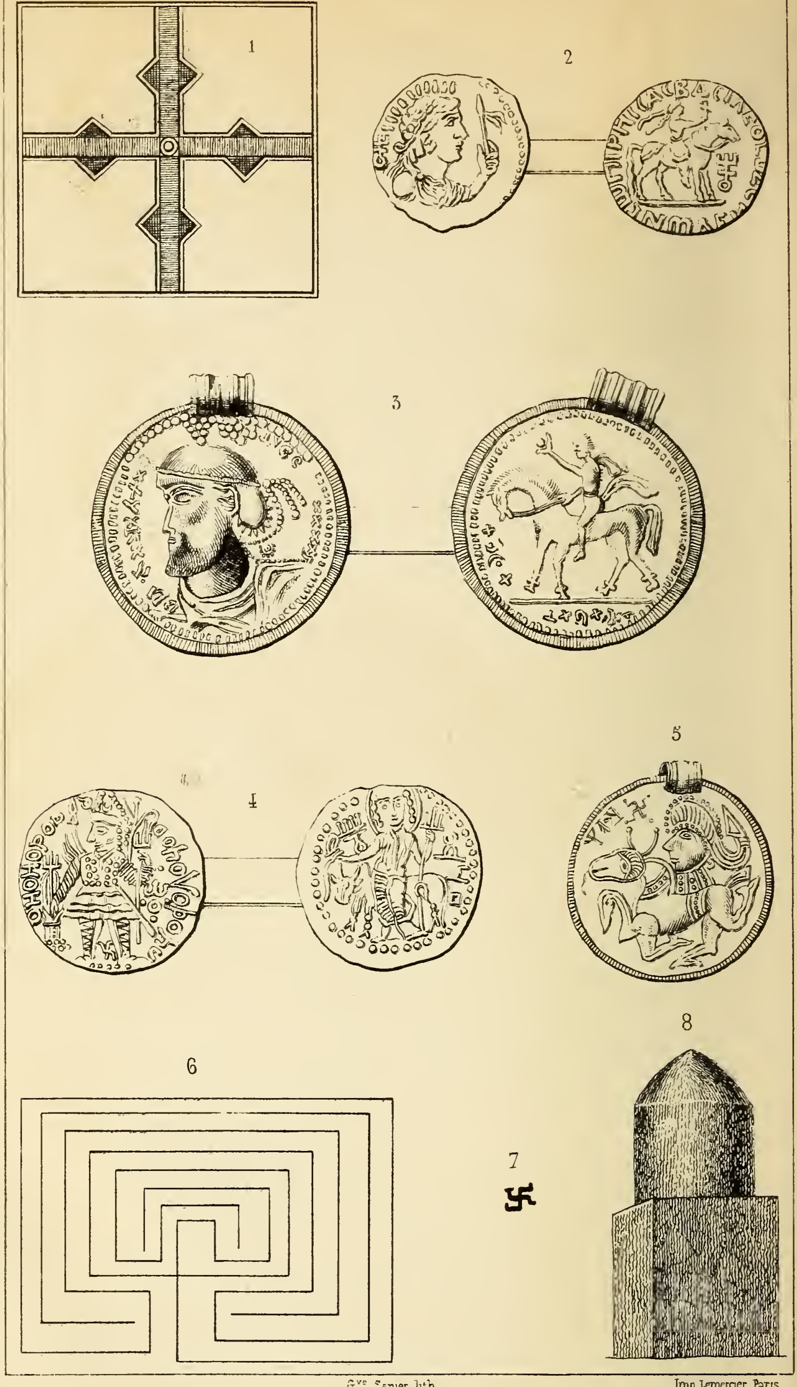
Pag. 11, l. 11, intérieure, l. extérieure.
— » - 12, extér, l. intér.
— 23, - 17, tons les cas, l. bien des cas.
— 28, - 6, d'or, l. d'os.
— 30, - 5, seizième, l. sixième.
— 33, - 13, Turkestan, l. Afghanistan.
— » - 22, parlé ajoutez, l. sous le n. l.
— 38, - 2, Amaravali, l. Amaravati.
— 43, - 16, servit, l. servat.
— 47, - 1 dern. Strelow ajout. Chron. guth. p. 215.
— 50, - 18, Duchagamani, l. Durchtaggamani.
— 55, - 6, autre chose, l. rien.
— 56, - 4, lieu sur ces places, l. leurs places particuldères.
— 59, - 17, Patalispûtra, l. Patalipûtra.
— 60, - 3, d'en bas: padméhom, l. padmé hom.
— 61, - 13, d'en h. longueur, l. largeur.



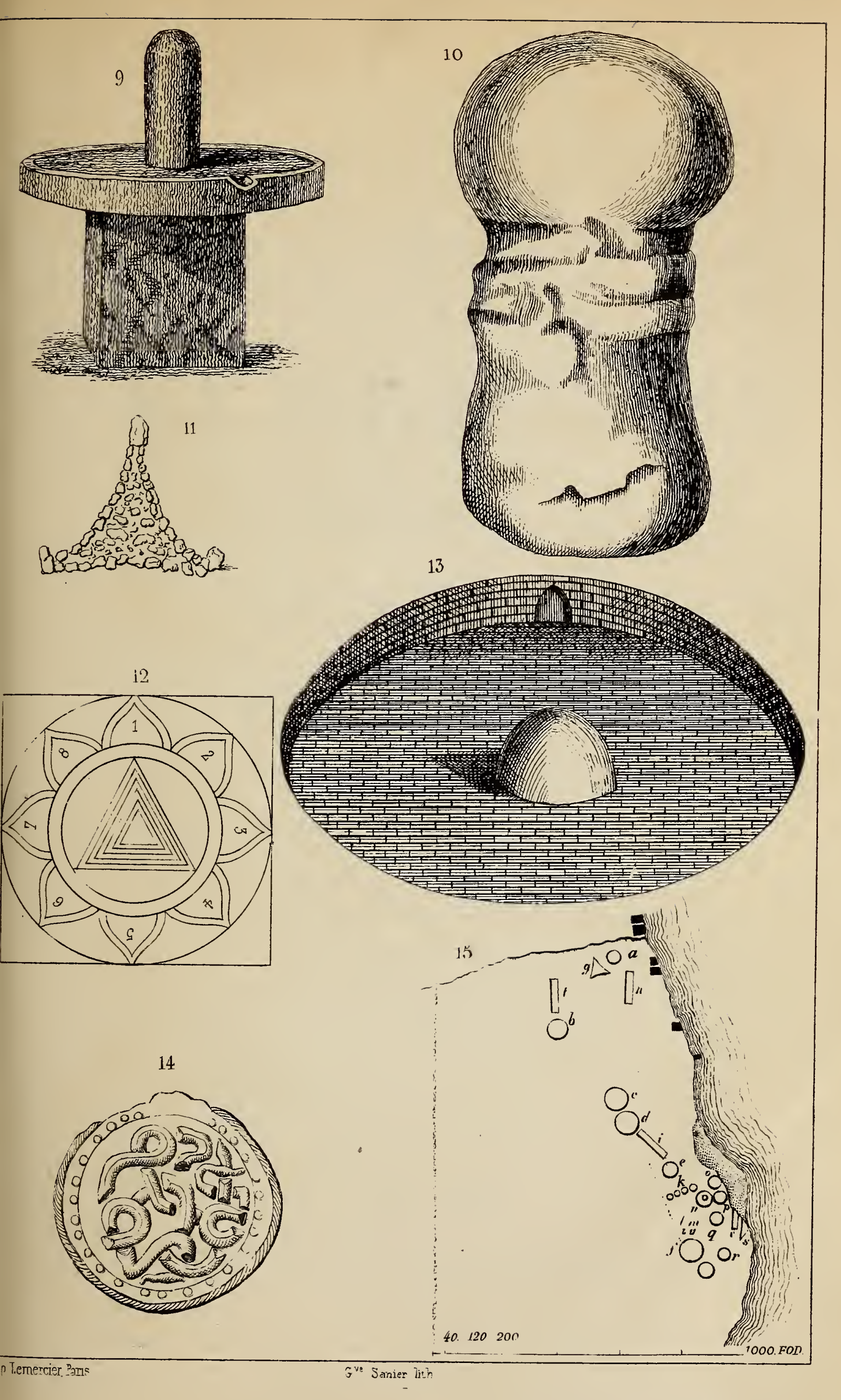
RENVOI DES FIGURES AU TEXTE.

ERRATA.

Page 1, ligne dernière, l'*oo* français et l'*ou* anglais, *lisez* l'*ou* français et l'*oo* anglais.
Page 3, ligne 2, DU, *lisez* DE.
Page 18, ligne 9, bautastee's, *lisez* bautasteen's.
Page 18, ligne 32, Hioen, *lisez* Hiouen.
Page 23, ligne 2, Sielöe, *lisez* Sellöe.
Page 39, ligne 33, Sitin, *lisez* Situ.
Page 40, ligne 1, Vatsdälusaga, *lisez* Vatnsdälasaga.
Page 42, ligne 5, Tysnœs, *lisez* Tysnäs.
Page 44, ligne 13, Qvalset, *lisez* Qualseth.
Page 49, ligne 35, voluspa, *lisez* völuspá.
Page 50, ligne 26, Paga; *lisez* Paya.
Page 52, ligne 17, Seloë, *lisez* Selloë.
Page 52, ligne 27, quarante, *lisez* quarante-huit.
Page 54, ligne 21, Qvamsoe, *lisez* Qvamsöe.
Page 55, ligne 30, l. c., *lisez* Bohusläns Bezkrifning.
Page 56, ligne 38, VII, *lisez* IX.
Page 56, ligne 39, 11, *lisez* 71.
Page 57, ligne 17, Gakwar, *lisez* Gaikwar.
Page 59, ligne 17, Palalispûtra, *lisez* Palalipûtra.
Page 60, ligne dernière, XV, *lisez* VII.
Page 61, ligne 30, *h*, *i*, etc., *lisez* *g*, *h*, *i*, etc.
Page 61, ligne 31, *g*, *s*, *lisez* les autres.
Page 63, ligne 11, *Asgard*, *lisez* *Asgärd*.
Page 63, ligne 24, cattiel, *lisez* ladite île.



Gve Sauer lith. Imp Lemercier Paris



Imp Lemercier, Paris

Gve Sanier lith

Le FOD, ou pied de Norvège = 0 m 3137.

TRACES

DE

BUDDHISME

EN NORVÉGE

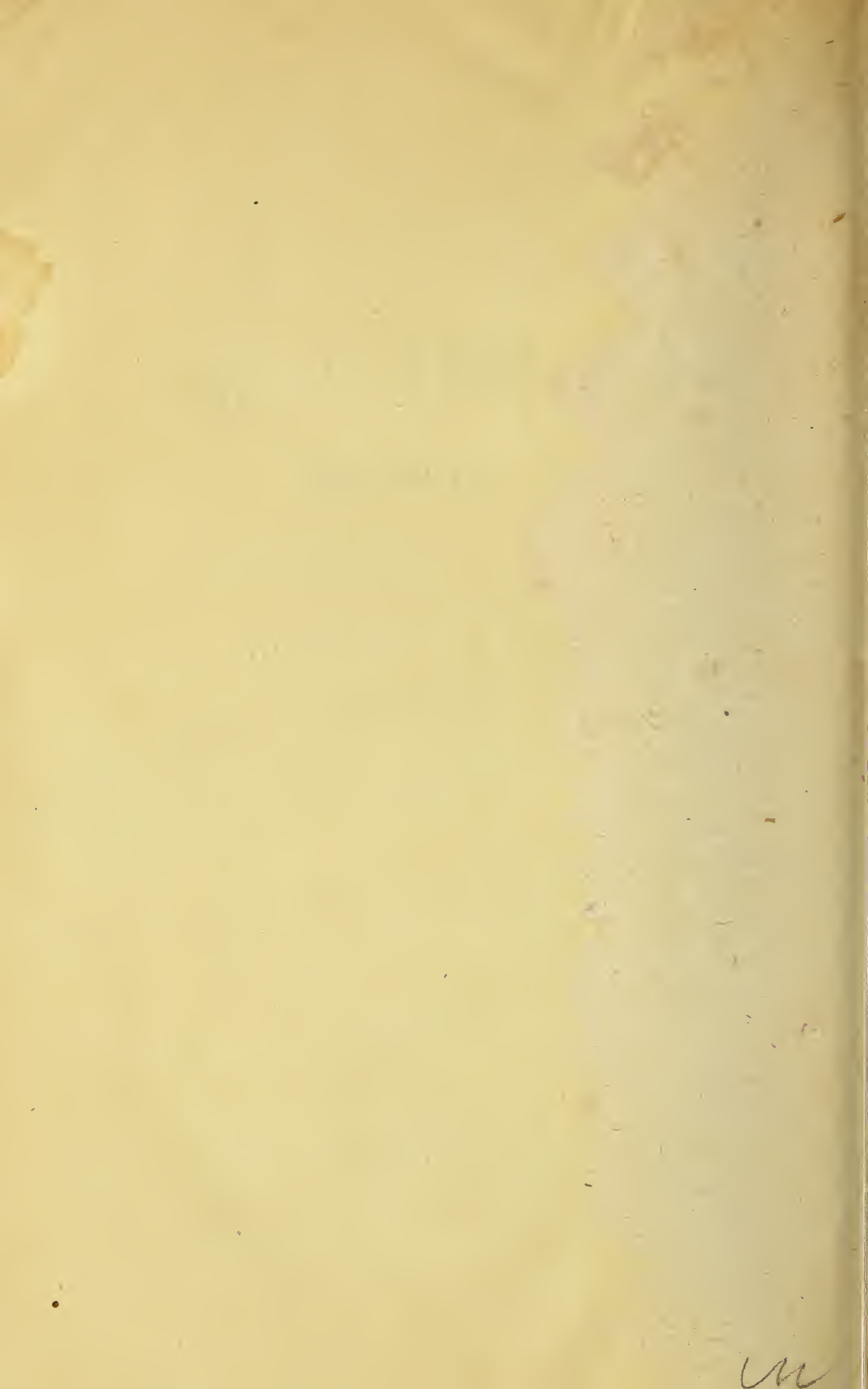
AVANT L'INTRODUCTION DU CHRISTIANISME

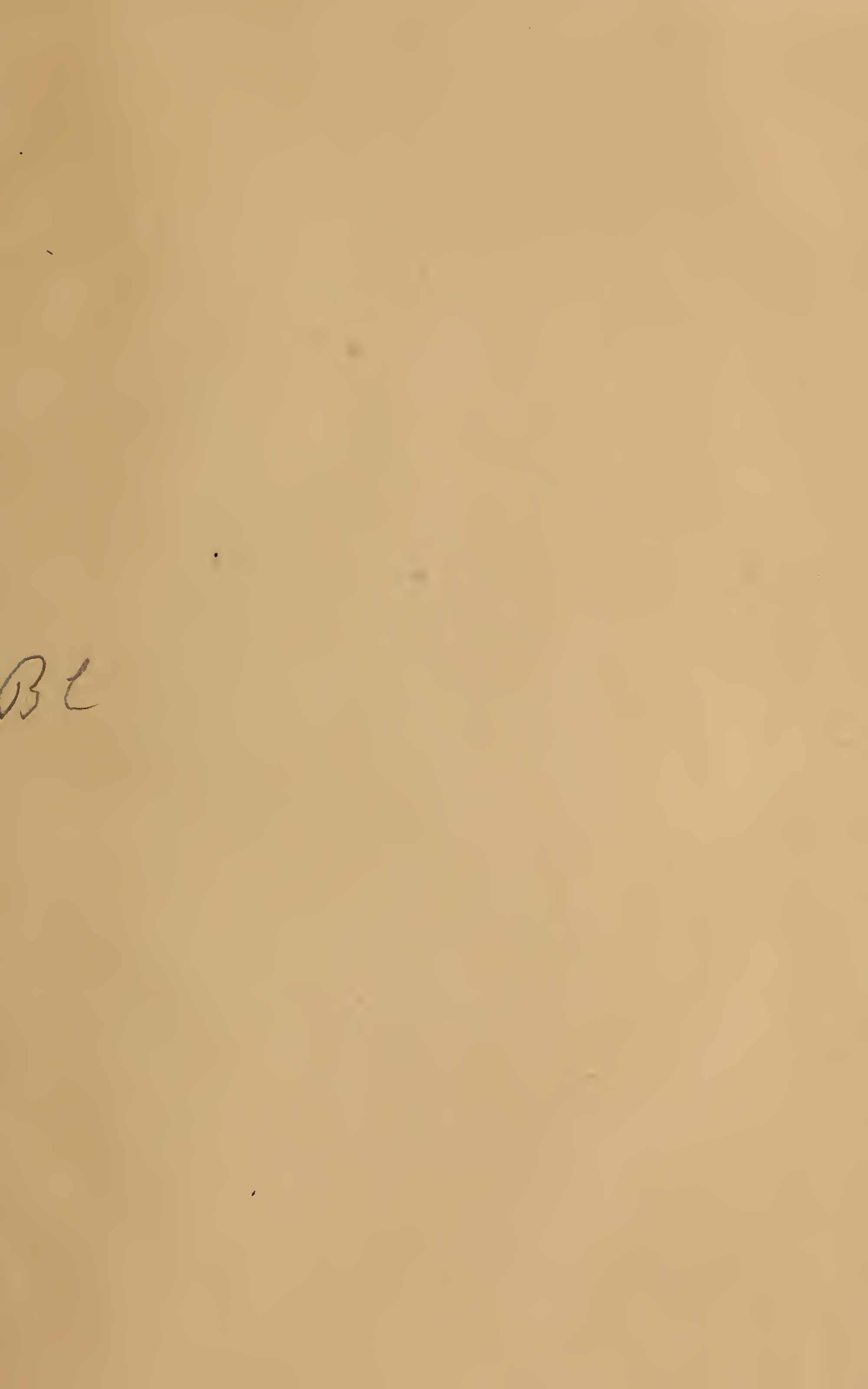
PAR M. C. A. HOLMBOE

PROFESSEUR DE LANGUES ORIENTALES
A L'UNIVERSITÉ ROYALE DE NORVÉGE, ETC., ETC.

PARIS
IMPRIMERIE DE SIMON RAÇON ET CIE
RUE D'ERFURTH, 1

1857

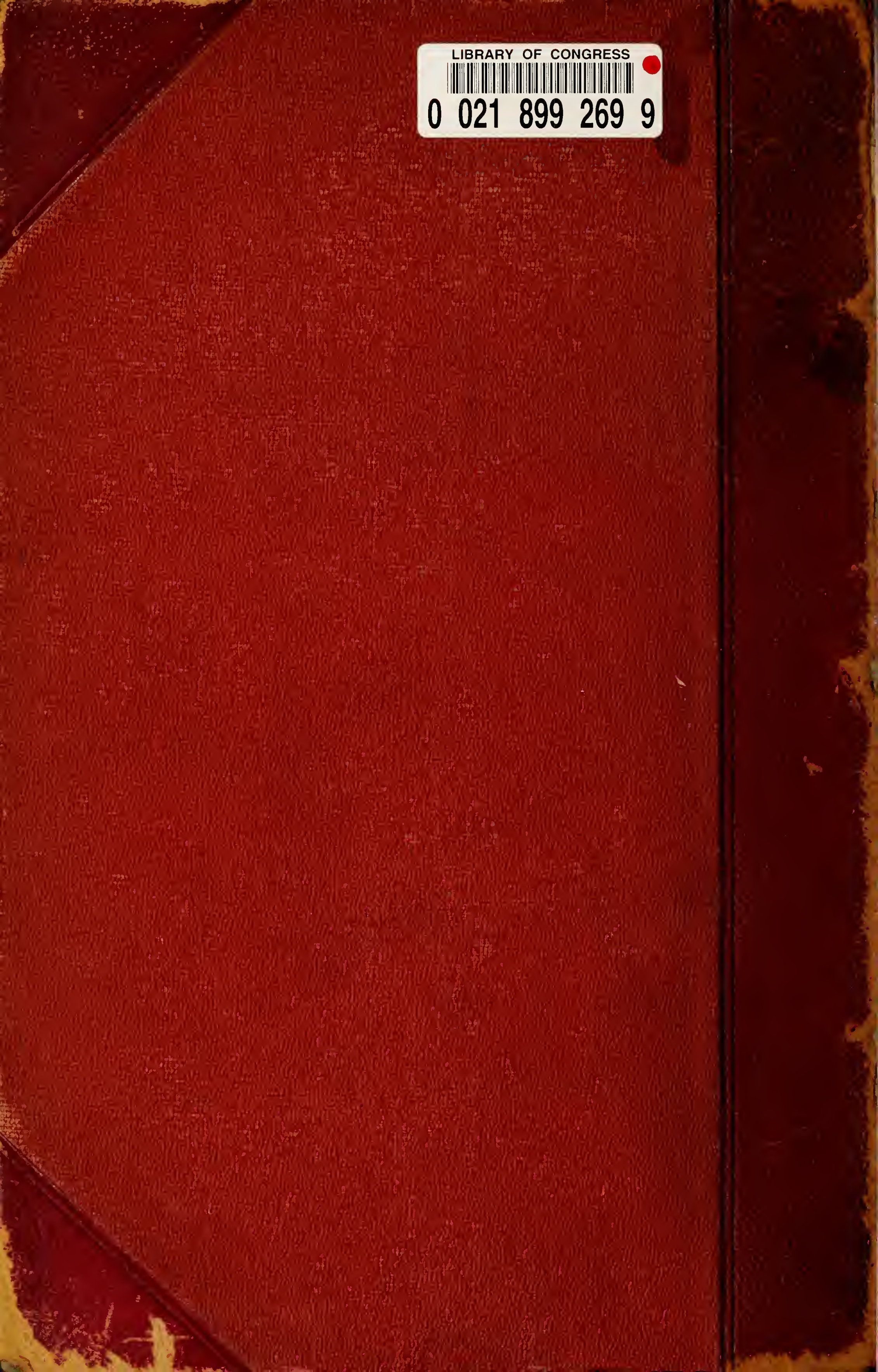




BL
144
.N






LIBRARY OF CONGRESS
0 021 899 269 9